



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

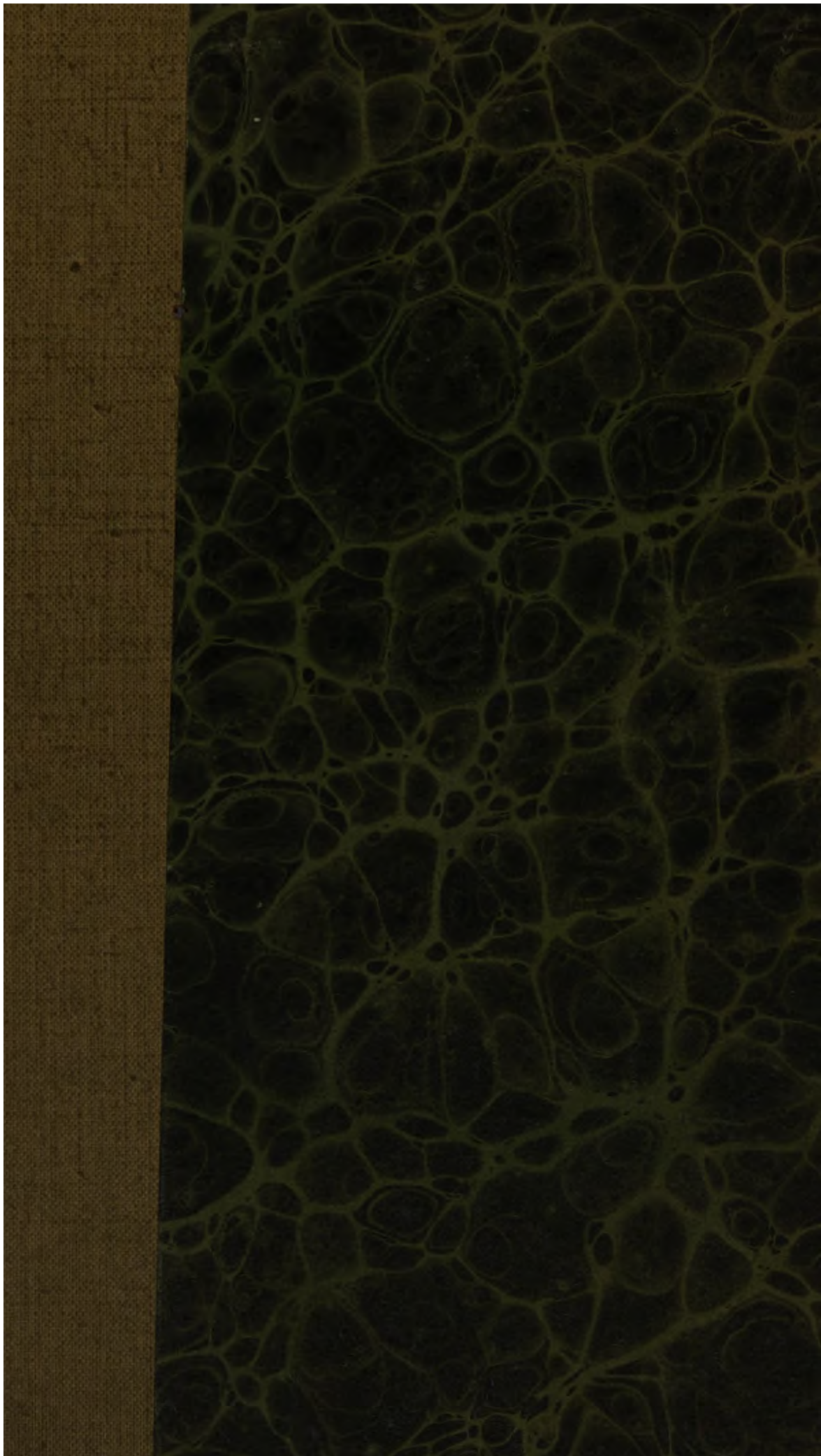
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



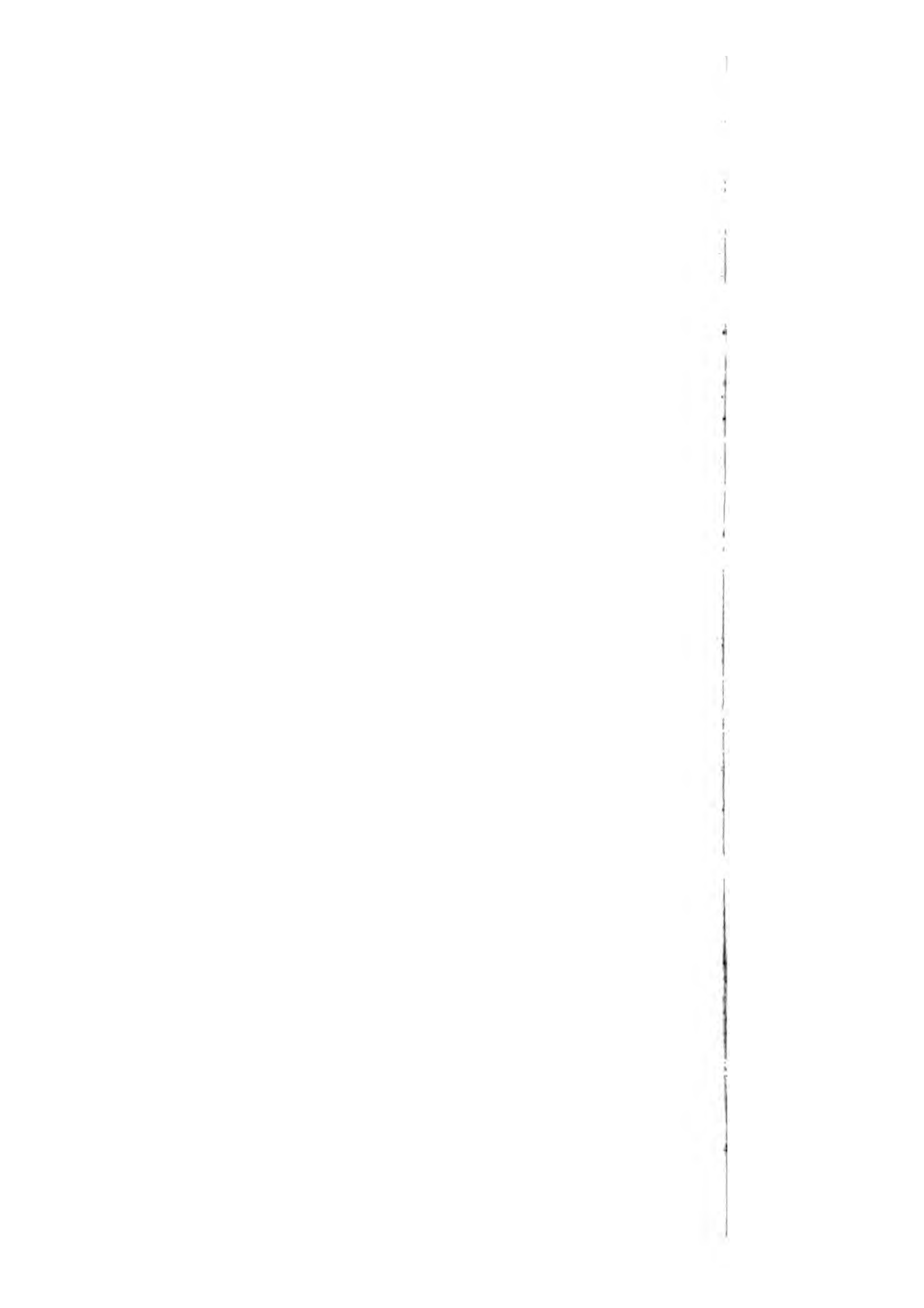
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





Vol. IV p. 13





M É L A N G E S
L I T T É R A I R E S ,
O U
JOURNAL DES DAMES,
D É D I É
A L A R E I N E .

JUIN 1777. Tome I.

PAR M. DORAT.



A P A R I S ;

Chez la Veuve THIBOUST , Imprimeur
du ROI, Place Cambrai.

M. D C C. L X X V I I .

Avec Approbation & Privilège du ROI,

A V I S.

CE Journal paroît le quinze de chaque mois. Le prix de l'Abonnement est de 18 livres pour Paris, de 21 livres pour la Province, franc de port.

On ne délivre aucun Cahier séparément.

On s'abonne toute l'année chez Madame la veuve THIBOUST, Place Cambrai : toutes les Lettres y seront adressées à M. CHALUMEAU, de même que les Ouvrages, Avis & Annonces de toute espece qu'on voudra faire insérer dans le Journal.

On s'abonne aussi chez ESPRIT, au Palais Royal.

Rue d'Enfer, près de la Messagerie, maison de M. Mourgues, s'adresser au Secrétaire de M. DORAT.

A Turin, chez les freres REY-CENDS.

A Strasbourg, chez BAVER.

A Lyon, chez AIMÉ DE LA ROCHE.

A Lille, chez JACQUER, Libraire.





M É L A N G E S

L I T T É R A I R E S .



P O I N T D E L E N D E M A I N .

C O N T E . (*)

L A Comtesse de *** me prit sans m'aimer, continua Damon : elle me trompa. Je me fâchai, elle me quitta : cela étoit dans l'ordre. Je l'aimois alors, &, pour me

(*) La narration de ce Conte m'a paru piquante, spirituelle & originale. Le fond d'ailleurs en est vrai, & il est bon, pour l'histoire des mœurs, de faire contraster quelquefois avec les femmes intéressantes dont ce siècle s'honore, celles qui s'y distinguent par l'aifance de leurs principes, la folie de leurs idées, & la bizarrerie de leurs caprices.

venger mieux, j'eus le caprice de la *rayoir*,
Quand, à mon tour, je ne l'aimai plus. J'y
réussis, & lui tournai la tête : c'est ce que
je demandois. Elle étoit amie de Madame
de T.... qui me lorgnoit depuis quelque
tems, & sembloit avoir de grands desseins
sur ma personne. Elle y mettoit de la suite,
se trouvoit par-tout où j'étois, & mena-
çoit de m'aimer à la folie, sans cependant
que cela prît sur sa dignité & sur son goût
pour les décences ; car, comme on le verra,
elle y étoit scrupuleusement attachée.

Un jour que j'allois attendre la Comtesse
dans sa loge à l'Opera, j'arrivai de si bonne
heure, que j'en avois honte : on n'avoit
pas commencé. A peine entrais-je, je m'en-
tends appeller de la loge d'à-côté. N'étoit-
ce pas encore la décente Madame de T....
Quoi ! déjà, me dit-on, quel désœuvre-
ment ! Venez donc près de moi. J'étois
loin de m'attendre à tout ce que cette
rencontre alloit avoir de romanesque &
d'extraordinaire. On va vite avec l'imagi-
nation des femmes ; & dans ce moment

D E S D A M E S. 3

celle de Madame de T... fut singulièrement inspirée. Il faut, lui dit-elle, que je vous sauve du ridicule d'une pareille solitude ; il faut.... l'idée est excellente ; &, puisque vous voilà, rien de plus simple que d'en passer ma fantaisie. Il semble qu'une main divine vous ait conduit ici. Auriez-vous par hazard des projets pour ce soir, ils seroient vains, je vous en avertis : je vous enleve. Laissez-vous conduire, point de question, point de résistance... Abandonnez-vous à la Providence, appelez mes gens. Vous êtes un homme *unique, délicieux*.— Je me prosterne. ... On me presse de descendre, j'obéis. J'appelle, on arrive. Allez chez Monsieur, dit-on à un domestique ; avertissez qu'il ne rentrera point ce soir... Puis, on lui parle à l'oreille, & on le congédie. Je veux hazarder quelques mots, l'Opera commence, on me fait taire : on écoute, ou l'on fait semblant d'écouter. A peine le premier Acte est-il fini, qu'on apporte un billet à Madame de T..., en lui disant que tout est prêt. Elle sourit, me de-

mande la main , descend , me fait entrer dans sa voiture , donne ses ordres , & je suis déjà hors de la ville , avant d'avoir pu m'informer de ce qu'on vouloit faire de moi.

Chaque fois que je hasardois une question, on répondoit par un éclat de rire. Si je n'avois bien su qu'elle étoit femme à grande passion , & que dans l'instant même elle avoit une inclination bien reconnue , inclination dont elle ne pouvoit ignorer que je fusse instruit ; j'aurois été tenté de me croire en bonne fortune : elle étoit également instruite de la situation de mon cœur , car la Comtesse de étoit , comme je l'ai déjà dit , l'amie intime de Madame de T. . . . Je me défendis donc toute idée présomptueuse , & j'attendis les événemens. Nous relayâmes & repartîmes comme l'éclair. Cela commençoit à me paroître plus sérieux. Je demandai avec plus d'instance jusqu'où me meneroit cette plaisanterie. Elle vous menera dans un très - beau séjour ; mais devinez où ? je vous le donne en

mille? ... Chez mon mari. Le connoissez-vous? — Pas du tout. — Eh bien, moi, je le connois un peu; & je crois que vous en ferez content: on nous réconcilie. Il y a six mois que cela s'arrange, & il y en a un que nous nous écrivons. Il est, je pense, assez galant à moi d'aller le trouver. — Oui; mais, s'il vous plaît, que ferai-je là, moi? A quoi puis-je y être bon? — Ce sont mes affaires. J'ai crain l'ennui d'un tête-à-tête, vous êtes aimable, & je suis bien aise de vous avoir. — Prendre le jour d'un raccommodement pour me présenter! cela me paroît bizarre. Vous me feriez croire que je suis sans conséquence, si à vingt-cinq ans on pouvoit l'être. Ajoutez à cela l'air d'embarras qu'on apporte à une première entrevue. En vérité, je ne vois rien de plaisant, pour tous les trois, à la démarche où vous vous engagez. — Ah! point de morale, je vous en conjure; vous manquez l'objet de votre emploi. Il faut m'amuser, me distraire, & non me prêcher.

Je la vis si décidée que je pris le parti de

8 JOURNAL

l'être tout au moins autant qu'elle. Je me mis à rire de mon personnage. Nous devînmes très-gais, & je finis par trouver qu'elle avoit raison.

Nous avons changé une seconde fois de chevaux. Le flambeau mystérieux de la nuit éclairoit un ciel pur d'un demi-jour très-voluptueux. Nous approchions du lieu où alloit finir le tête-à-tête. On me faisoit, par intervalles, admirer la beauté du paysage, le calme de la nuit, le silence touchant de la Nature. Pour admirer ensemble, comme de raison, nous nous penchions à la même portière ; le mouvement de la voiture faisoit que le visage de Madame de T... & le mien s'entretouchoient. Dans un choc imprévu elle me serra la main ; & moi, par le plus grand hazard du monde, je la retins entre mes bras. Dans cette attitude, je ne fais ce que nous cherchions à voir. Ce qu'il y a de sûr, c'est que les objets commençoient à se brouiller à mes yeux, lorsqu'on se débarrassa de moi brusquement, & qu'on se rejetta au fond

du carrosse. Votre projet, dit-on, après une rêverie assez profonde, est-il de me convaincre de l'imprudencé de ma démarche. Je fus embarrassé de la question : des projets... avec vous... quelle duperie ! Vous les verriez venir de trop loin : mais un hazard, une surprise... cela se pardonne. — Vous avez compté là-dessus, à ce qu'il me semble.

Nous en étions là sans presque nous apercevoir que nous entrions déjà dans l'avant-cour du château. Tout étoit éclairé, tout annonçoit la joie, excepté la figure du Maître qui étoit rétive à l'exprimer. Un air languissant ne montrait en lui le besoin d'une réconciliation que pour des raisons de famille. La bienséance l'amena cependant jusqu'à la portiere. On me présente, il offre la main, & je suis, en rêvant à mon personnage passé, présent & à venir. Je parcours des salons décorés avec autant de goût que de magnificence ; car le Maître de la maison rafinoit sur toutes les recherches de luxe. Il s'étudioit à ra-

A v



nimer les ressources d'un physique éteint, par des images de volupté. Ne sachant que dire, je me sauvai par l'admiration. La Déesse s'empresse de faire les honneurs du Temple, & d'en recevoir les complimens. Vous ne voyez rien, me dit-elle, il faut que je vous mène à l'appartement de Monsieur. — Eh ! Madame, il y a cinq ans que je l'ai fait défaire. — Ah ! ah, dit-elle en songeant à autre chose. Je pensai éclater de rire, en la voyant si bien au courant de ce qui se passoit chez elle. A souper, ne voila-t-il pas qu'elle s'avise encore d'offrir à Monsieur du veau de riviere, & que Monsieur lui répond : Madame, il y a trois ans que je suis au lait. Ah ! ah ! répondit-elle encore. Qu'on se peigne une conversation entre trois êtres, si étonnés de se trouver ensemble !

Le soupé finit. J'imaginois que nous nous coucherions de bonne heure ; mais je n'imaginois bien que pour le mari. En rentrant dans le salon : Je vous fais gré, Madame, dit-il, de la précaution que vous

avez eue d'amener Monsieur. Vous avez jugé que j'étois de méchante ressource pour la veillée, & vous avez bien jugé, car je me retire. Puis, se tournant de mon côté, d'un air assez ironique : Monsieur voudra bien me pardonner, & se charger de faire ma paix avec Madame. Alors il nous quitta.

Nous nous regardâmes, & , pour se distraire des idées que cette retraite occasionnoit, Madame de me proposâ de faire un tour sur la terrasse, en attendant que les gens eussent soupé. La nuit étoit superbe ; elle laissoit entrevoir les objets, & sembloit ne les voiler que pour donner plus d'effor à l'imagination. Le château, ainsi que les jardins, appuyés contre une montagne, descendoient en terrasse jusques sur les rives de la Seine, qui les bornoit par son cours, dont les sinuosités multipliées formoient de petites isles agrestes & pittoresques, qui varioient les tableaux, & augmentoient le charme du lieu.

Ce fut sur la plus longue de ces terrasses que nous nous promenâmes d'abord :

elle étoit couverte d'arbres épais. On s'étoit remis de l'espece de persifflage qu'on venoit d'essuyer ; &, tout en se promenant, on me fit quelques confidences. Les confidences s'attirent, j'en faisois à mon tour, elles devenoient toujours plus intimes & plus intéressantes. Il y avoit long-tems que nous marchions. Elle m'avoit d'abord donné son bras, ensuite ce bras s'étoit entrelacé, je ne sais comment, tandis que le mien la soulevoit & l'empêchoit presque de poser à terre. L'attitude étoit agréable, mais fatigante à la longue, & nous avions encore bien des choses à nous dire. Un banc de gazon se présente ; on s'y assied sans changer d'attitude. Ce fut dans cette position que nous commençâmes à faire l'éloge de la confiance, de son charme & de ses douceurs. Eh ! me dit-elle, qui peut en jouir mieux que nous, avec moins d'effroi ? Je sais trop combien vous tenez au lien que je vous connois, pour avoir rien à redouter auprès de vous. Peut-être vouloit-elle être contrariée, mais je n'en fis

rien. Nous nous persuadâmes donc mutuellement, qu'il étoit comme impossible que nous pussions jamais nous être autre chose que ce que nous nous étions alors. — J'appréhendois cependant que la surprise de tantôt n'eût effrayé votre esprit. — Oh ! je ne m'allarme pas si aisément — Je crains cependant qu'elle ne vous ait laissé quelques nuages. — Que faut-il donc pour vous rassurer ? — Vous le pouvez. — Eh ! comment ? — Vous ne devinez pas ? — Mais je souhaite d'être éclaircie. — J'ai besoin d'être sûr que vous me pardonniez. — Pour cela, que faut-il ? — M'accorder franchement, à l'heure même, ce baiser surpris tantôt par le hazard, & qui a paru vous effaroucher. — Que ne parliez-vous ? Je le veux bien : vous seriez trop fier si je le refusois. Votre amour-propre vous feroit croire que je vous crains. On voulut prévenir mes illusions, & j'eus le baiser.

Il en est des baisers comme des confidences, ils s'attirent, ils s'accélèrent, ils s'échauffent les uns par les autres. En effet,

le premier ne fut pas plutôt donné qu'un second le suivit ; puis, un autre : ils se pressoient, ils entrecoupoient la conversation, ils la remplaçoient ; à peine enfin laissoient-ils aux soupirs la liberté de s'échapper. Le silence vint, on l'entendit ; (car on entend quelquefois le silence) : il effraya. Nous nous levâmes sans mot dire, & recommençâmes à marcher. Il faut rentrer, dit-elle, l'air du soir ne nous vaut rien. — Je le crois moins dangereux pour vous, lui répondis-je. — Oui.... je suis moins susceptible qu'une autre ; mais, n'importe, rentrons. — C'est par égard pour moi, sans doute.... Vous.... vous voulez me défendre contre le danger des impressions d'une telle promenade, & des suites fatales qu'elle pourroit avoir pour moi seul ? — C'est donner beaucoup de délicatesse à mes motifs. — Je le veux bien comme cela.... Mais, rentrons, je l'exige. (Propos gauches qu'il faut passer à deux êtres qui s'efforcent de prononcer, tant bien que mal, toute autre chose que ce qu'ils ont

à dire). Elle me força à reprendre le chemin du château.

Je ne fais, je ne favois du moins si ce parti étoit une violence qu'elle se faisoit, si c'étoit une résolution bien décidée, ou si elle partageoit le chagrin que j'avois de voir terminer ainsi une scène aussi agréablement commencée ; mais, par un mutuel instinct, nos pas se ralentissoient, & nous cheminions tristement, mécontens l'un de l'autre & de nous-mêmes. Nous ne savions ni à qui, ni à quoi nous en prendre. Nous n'étions ni l'un, ni l'autre en droit de rien exiger, de rien demander : nous n'avions pas seulement la ressource d'un reproche. De sorte que tous nos sentimens restoient renfermés & contraints au fond de nos cœurs. Qu'une querelle m'auroit soulagé ! mais où la prendre ? Cependant nous approchions, occupés en silence de nous soustraire au devoir que nous nous étions imposé si mal-adroitement.

Nous étions à la porte fatale lorsqu'enfin Madame de T... parla. — Je ne suis guere

contente de vous. . . . Après la confiance que je vous ai montrée, il est mal à vous de ne m'en accorder aucune. Voyez si, depuis que nous sommes ensemble, vous m'avez dit un mot de la Comtesse. Il est pourtant si doux de parler de ce qu'on aime! & vous ne pouvez douter que je ne vous eusse écouté avec intérêt. C'étoit bien le moins que j'eusse pour vous cette complaisance après avoir risqué de vous priver d'elle. — N'ai-je pas le même reproche à vous faire, & n'auriez-vous point paré à bien des choses, si au lieu de me rendre confident d'une réconciliation avec un mari, vous m'aviez parlé d'un choix plus convenable, d'un choix. — Damon. . . . Je vous arrête. . . . Songez qu'un soupçon seul nous blesse. Pour peu que vous connoissiez les femmes, vous savez qu'il faut les attendre sur les confidences. . . . Revenons : où en êtes-vous avec la Comtesse ? Vous rend-on bien heureux ? Ah ! je crains le contraire : cela m'afflige, car je m'intéresse si tendrement à vous ! oui, Monsieur, je

m'y intéresse.... plus que vous ne pensez peut-être. — Eh! pourquoi donc, Madame, vouloir croire avec le public ce qu'il s'amuse à grossir, à circonstancier; l'intimité de la Comtesse avec moi? — Épargnez-vous la feinte; je fais sur votre compte tout ce que l'on peut savoir. La Comtesse est moins mystérieuse que vous. Les femmes de son genre sont prodigues des secrets de leurs adorateurs, sur-tout lorsqu'une tournure discrète comme la vôtre pourroit leur dérober leurs triomphes. Je suis loin de l'accuser de coquetterie; mais une prude n'a pas moins de vanité qu'une coquette. Parlez-moi franchement: n'êtes-vous pas souvent la victime de ce genre de caractère? Parlez, parlez. — Mais, Madame, vous vouliez rentrer.... & l'air.... — Il a changé.

Elle avoit repris mon bras, & nous recommençons à marcher sans que je m'aperçusse de la route que nous prenions. Ce qu'elle venoit de me dire de l'Amant que je lui connoissois, ce qu'elle me disoit de

la Maîtresse qu'elle me faisoit, ce voyage, la scène du carrosse, celle du banc de gazon, la situation, l'heure, tout cela me troublait; j'étois tour-à-tour emporté par l'amour-propre ou les desirs, & ramené par la réflexion. J'étois d'ailleurs trop ému pour me faire un plan, & prendre de certaines résolutions. Tandis que j'étois en proie à des mouvemens si étranges, elle avoit toujours continué de parler, & toujours de la Comtesse; & mon silence avoit paru confirmer tout ce qu'il lui plaisoit d'en dire. Quelques traits qui lui échappèrent me firent pourtant revenir à moi.

Comme elle est fine, disoit-elle, qu'elle a de grâces! Une perfidie entre ses mains prend l'air d'une gaieté. Une infidélité paroît un effort de raison, un sacrifice à la décence. Point d'abandon. Toujours aimable, rarement tendre, & jamais vraie; galante par caractère, prude par système, vive, prudente, adroite, étourdie, sensible, savante, coquette & Philosophe: c'est un Protée pour les formes, c'est une Grace

pour les manieres; elle attire, elle échappe. Combien je lui ai vu faire de personnages! Entre nous, que de dupes l'entourent! Comme elle s'est moquée du Baron!.... que de tours elle a joués au Marquis! Lorsqu'elle vous prit, c'étoit pour distraire deux rivaux trop imprudens, & qui étoient sur le point de faire un éclat. Elle les avoit trop ménagés, ils avoient eu le tems de l'observer; ils auroient fini par la convaincre. Mais elle vous mit en scene, les occupa de vos soins, les amena à des recherches nouvelles, vous désespéra, vous plaignit, vous consola, & vous fûtes contents tous quatre. Ah! qu'une femme adroite a d'empire sur vous! Eh! qu'elle est heureuse lorsqu'à ce jeu-là elle affecte tout, & n'y met jamais du sien! Madame de T.... accompagna cette dernière phrase d'un soupir très-intelligent, & fait pour être décisif. C'étoit le coup de Maître.

Je sentis qu'on venoit de m'ôter un bandeau de dessus les yeux, & ne vis point

celui qu'on y mettoit. Je fus frappé de la vérité du portrait. Mon Amante me parut la plus fausse de toutes les femmes, & je crus tenir l'être sensible. Je soupirai aussi, sans savoir à qui s'adressoit ce soupir, sans démêler si le regret ou l'espoir l'avoit causé. On parut fâchée de m'avoir affligé, & de s'être laissée emporter trop loin, dans une peinture qui pouvoit paroître suspecte, étant faite par une femme..

Je ne concevois rien à tout ce que j'entendois. Nous enfilions la grande route du sentiment, & la reprenions de si haut qu'il étoit impossible d'entrevoir le terme du voyage. Après beaucoup d'écart, presque méthodiques, on me fit appercevoir, au bout d'une terrasse, un pavillon qui avoit été le témoin des plus doux momens. On me détailloit sa situation, son ameublement. Quel dommage de n'en avoir pas la clef ! Tout en causant, nous approchions. Il se trouva ouvert, il ne lui manquoit plus que la clarté du jour. Mais l'obscurité pouvoit aussi lui prêter quelques charmes. D'ailleurs.

je savois combien étoit charmant l'objet qui devoit l'embellir.

Nous frémîmes en entrant : c'étoit un sanctuaire, & c'étoit celui de l'Amour. Il s'empara de nous, nos genoux fléchirent. Il ne nous resta de force que celle que donne ce Dieu. Nos bras défaillans s'enlaccerent, & nous allâmes tomber, sans le moindre projet, sur un canapé qui occupoit une partie du temple. La lune se couchoit, & le dernier de ses rayons emporta bientôt le voile d'une pudeur qui, je crois, devenoit importune. Tout se confondoit dans les ténèbres. La main qui vouloit me repousser sentoit battre mon cœur ; on vouloit me fuir, on retomboit plus attendrie. Nos ames se rencontroient, se multiplioient ; il en naissoit une de chacun de nos baisers. Quand l'ivresse de nos sens nous eut rendus à nous-mêmes, nous ne pouvions retrouver l'usage de la voix, & nous nous entretenions dans le silence par le langage de la pensée. Elle se réfugioit dans mes bras, cachoit sa tête dans

mon sein, soupiroit & se calmoit à mes caresses; elle s'affligeoit, se consoloit & demandoit de l'amour pour tout ce que l'amour venoit de lui ravir.

Cet amour, qui l'effrayoit dans un autre instant, la rassuroit dans celui-ci. Si d'un côté on veut donner ce qu'on a laissé prendre, on veut de l'autre recevoir ce qu'on a dérobé; &, de part & d'autre, on se hâte d'obtenir une seconde victoire, pour s'affurer de sa conquête.

Tout ceci avoit été un peu brusqué. Nous sentîmes notre faute. Nous reprîmes ce qui nous étoit échappé, avec plus de détail. Trop ardent, on est moins délicat. On court à la jouissance, en confondant toutes les délices qui la précèdent. On arrache un nœud, on déchire une gaze. Par-tout la volupté marque sa trace, & bientôt l'idole ressemble à la victime.

Plus calmes, l'air nous parut plus pur, plus frais. Nous n'avions pas entendu que la rivière, qui baignoit les murs du pavillon, rompoit le silence de la nuit par un

murmure doux qui sembloit d'accord avec la tendre palpitation de nos cœurs. L'obscurité étoit trop grande pour laisser distinguer aucun objet ; mais , à travers le crépe transparent d'une belle nuit d'été , notre imagination faisoit , d'une isle qui étoit devant notre pavillon , un lieu enchanté. La riviere nous paroissoit couverte d'Amours qui se jouoient dans les flots. Jamais les forêts de Gnide n'ont été si peuplées d'Amans que nous en peuplions notre rive. Il n'y avoit pour nous dans la nature que des couples heureux , & il n'y en avoit point de plus heureux que nous. Nous aurions défié Pſiché & l'Amour. J'étois aussi jeune que lui ; elle me paroissoit aussi charmante qu'elle. Plus abandonnée , elle me sembla plus ravissante encore. Chaque moment me livroit une beauté. Le flambeau de l'Amour me l'éclairoit pour les yeux de l'ame , & le plus sûr des sens confirmoit mon bonheur. Quand la crainte est banie , les caresses cherchent les caresses. Elles s'appellent plus

tendrement : on ne veut plus qu'une faveur soit ravie. Si l'on diffère, c'est raffinement. Le refus est timide, & n'est qu'un rendre soin. On desire, on ne voudroit pas; c'est l'hommage qui plait... Le desir flate... l'ame en est exaltée... on adore... on ne cédera point... on a cédé...

Ah ! me dit-elle, avec un son de voix céleste, sortons de ce dangereux séjour ; sans cesse les desirs s'y reproduisent, & l'on est sans force pour leur résister ; elle m'entraîne.

Nous nous éloignons à regret ; elle tournoit souvent la tête ; une flamme divine sembloit briller sur le parvis. — Tu l'as consacré pour moi, me disoit-elle. Qui sauroit jamais y plaire comme toi ? Comme tu fais aimer ! qu'elle est heureuse ! — Qui donc, m'écriai-je avec étonnement ? Ah, si je dispense le bonheur, à quel être dans la nature pouvez-vous porter envie ! Nous passâmes devant le banc de gazon & nous nous arrêtâmes involontairement & avec une de ces émotions muettes qui signifient beaucoup. — Quel espace immense, me dit-elle

dit-elle alors , entre ce lieu-ci & le pavillon que nous venons de quitter ! Mon ame est si pleine de mon bonheur , qu'à peine puis-je me rappeler que j'ai pu vous résister. Je ne sentis point d'abord tout ce que ces mots renfermoient d'obligeant & à quoi leur sens m'engagoit. Eh bien , lui dis-je , verrai-je se dissiper ici tout le charme dont mon imagination s'étoit remplie là-bas ? Ce lieu me fera-t-il toujours fatal ? — En est-il qui puisse te l'être encore quand je suis avec toi ? — Oui , sans doute , puisque je suis aussi malheureux dans celui-ci , que je viens d'être heureux dans l'autre. L'amour vrai veut des gages multipliés ; il croit n'avoir rien obtenu tant qu'il lui reste quelque chose à obtenir. — Encore... Non , je ne puis permettre... Non , jamais... & elle me faisoit toutes ces défenses-là d'un ton à n'être point obéie : ce que j'interprétois en perfection.

Je prie le Lecteur de se ressouvenir que j'ai à peine vingt-cinq ans , & que les faits de cet âge n'engagent personne. Cependant

la conversation changea d'objet , elle devint moins sérieuse. On osa même plaisanter sur les plaisirs de l'amour , l'analyser , en séparer le moral , le réduire au simple , & prouver que les faveurs n'étoient que du plaisir ; qu'il n'y avoit d'engagemens réels , (philosophiquement parlant) que ceux que l'on contractoit avec le Public , en le laissant pénétrer dans nos secrets , & en commettant avec lui quelques indiscretions. — Quelle nuit délicieuse , dit-elle , nous venons de passer par l'attrait seul de ce plaisir , notre guide & notre excuse ! Si des raisons , je le suppose , nous forçoient à nous séparer demain , notre bonheur ignoré de toute la nature ne nous laisseroit , par exemple , aucun lien à dénouer. Quelques regrets , dont un souvenir agréable seroit le dédommagement... & puis , au fait , du plaisir , sans toutes les lenteurs , le tracas & la tyrannie des procédés d'usage.

— Nous sommes tellement *machines* , (& j'en rougis) qu'au lieu de toute la délicatesse qui me tourmentoit , ayant la scène qui

venoit de se passer, j'entrois au moins pour moitié dans la hardiesse de ces principes; je les trouvois sublimes, & je me sentoie déjà une disposition très-prochaine à l'amour de la liberté.

La belle nuit ! me disoit-elle, les beaux lieux ! Il y a huit ans que je les avois quittés ; mais ils n'ont rien perdu de leurs charmes ; ils viennent de reprendre pour moi tous ceux de la nouveauté. Nous n'oublierons jamais ce cabinet, n'est-il pas vrai ? Le château en recele un plus charmant encore ; mais on ne peut rien vous montrer : vous êtes comme un enfant qui veut toucher à tout ce qu'il voit & qui brise tout ce qu'il touche. Un mouvement de curiosité, qui me surprit moi-même, me fit promettre de n'être que ce que l'on voudroit. Je protestai que j'étois devenu bien raisonnable. On changea de propos. Madame de T. aimoit mieux les raisons que la raison. Cette nuit, dit-elle, me paroîtroit complètement agréable, si je ne me faisois un reproche. Je suis fâchée, vraiment fâchée

de ce que je vous ai dit de la Comtesse. Ce n'est pas que je veuille me plaindre de vous. Vous vous êtes conduit aussi *décemment* qu'il soit possible. La nouveauté pique, vous m'avez trouvée aimable, & j'aime à croire que vous étiez de bonne foi; mais l'empire de l'habitude est si long à détruire, que je sens moi-même que je n'ai pas ce qu'il faut pour en venir à bout. J'ai d'ailleurs épuisé tout ce que le cœur a de ressources pour enchaîner. Que pourriez-vous espérer maintenant près de moi? Que pourriez-vous désirer? Et que devient-on avec une femme, sans le desir & l'espérance! Je vous ai tout prodigué: à peine peut-être me pardonneriez-vous un jour des plaisirs qui, après le moment de l'ivresse, vous abandonnent à la sévérité des réflexions. A propos, dites-moi donc, comment avez-vous trouvé mon mari? assez maussade, n'est-il pas vrai? Le régime n'est point aimable; je ne crois pas qu'il vous ait vu de sang froid: notre amitié lui deviendrait suspecte. Il faudra ne pas prolon-

ger ce premier voyage , il prendroit de l'humour. Dès qu'il viendra du monde , & (sans doute il en viendra) ... D'ailleurs vous avez aussi vos ménagemens à garder... Vous vous souvenez de l'air de de Monsieur, hier en nous quittant ? .. Elle vit l'impression que me faisoient ces dernières paroles , & ajouta tout de suite : « Il » étoit plus gai , lorsqu'il fit arranger avec » tant de recherche, le cabinet dont je vous » parlois tout à l'heure. C'étoit avant mon » mariage ; il tient à mon appartement. Il » n'a jamais été pour moi qu'un témoignage... des ressources artificielles, dont » M. de T. avoit besoin de fortifier son sentiment, & du peu de ressort que je donnois à son ame. »

C'est ainsi que par intervalle elle excitoit ma curiosité sur ce cabinet. Il tient à votre appartement , lui dis-je ; quel plaisir d'y venger vos attraits offensés ! de leur y restituer les vols qu'on leur a faits ! On trouva ceci d'un meilleur ton. Ah ! lui dis-je , si j'étois choisi pour

être le héros de cette vengeance, si le goût du moment pouvoit faire oublier & réparer les langueurs de l'habitude... Elle saisit avec une intelligence très-prompte ce que je voulois dire, & plus surprise que fâchée, elle reprit : « — Si vous me promettez d'être sage... » Il faut l'avouer, je ne me sentoie pas encore toute la ferveur, toute la dévotion qu'il falloit pour visiter les saints lieux ; mais j'avois beaucoup de curiosité : ce n'étoit plus Madame de T. que je desirois ; c'étoit le cabinet. Nous étions rentrés. Les lampes des escaliers & des corridors étoient éteintes ; nous errions dans un dédale. La maîtresse même du château en avoit oublié les issues ; enfin, nous arrivâmes à la porte de son appartement, de cet appartement qui renfermoit ce réduit si vanté. Qu'allez-vous faire de moi, lui dis-je ? que voulez-vous que je devienne ? me renverrez-vous ainsi seul dans l'obscurité ? m'exposerez-vous à faire du bruit, à nous décéler, à nous trahir, à vous perdre ? Cette raison lui parut sans réplique. — Vous

me promettez donc... — Tout... tout au monde. On reçut mon serment avec l'espérance, bien entendu, que j'étois encore très-capable d'être parjure. Nous ouvrîmes doucement la porte : nous trouvâmes deux femmes endormies ; l'une jeune, l'autre plus âgée. Cette dernière étoit celle de confiance ; ce fut elle qu'on éveilla. On lui parla à l'oreille. Bientôt je la vis sortir par une porte secrète, artistement fabriquée dans un lambris de la boiserie. Moi, je m'offris à remplir l'office de la femme qui dormoit : on accepta mes services, on se débarrassa de tout ornement superflu. Un simple ruban retenoit tous les cheveux qui s'échappèrent en boucles flottantes. On y ajouta seulement une rose que j'avois cueillie dans le jardin, & que je tenois encore par distraction : une robe ouverte remplaça tous les autres ajustemens. Il n'y avoit pas un nœud à toute, cette parure ; je trouvai Madame de *** plus belle que jamais. Un peu de fatigue avoit appesanti ses paupières & donnoit à ses regards une langueur plus inté-

ressante, une expression plus douce. Le coloris de ses lèvres, plus vif que de coutume, relevoit l'émail de ses dents, & rendoit son sourire plus voluptueux. Des rougeurs éparfés çà & là, relevoient la blancheur de son teint, & en attestoient la finesse. Ces traces du plaisir m'en rappelloient la jouissance. Enfin elle me parut, à la lumière, plus séduisante encore, que mon imagination ne se l'étoit peinte dans nos plus doux momens. Le lambris s'ouvrit de nouveau, & la discrète confidente disparut.

Prêt d'entrer, on m'arrêta : Souvenez-vous, me dit-on gravement, que vous serez censé n'avoir jamais vu, ni même soupçonné, l'azyle où vous allez être introduit. Point d'étourderie ; je suis tranquille sur le reste. — La discrétion est ma vertu favorite, on lui doit bien des instans de bonheur.

Tout cela avoit l'air d'une initiation. On me fit traverser un petit corridor obscur en me conduisant par la main. Mon cœur palpitoit comme celui d'un jeune

profélyte que l'on éprouve, avant la célébration des grands mystères ; mais votre Comtesse, me dit-elle en s'arrêtant... J'allois répliquer ; les portes s'ouvrirent : l'admiration intercepta ma réponse. Je fus étonné, ravi ; je ne fais plus ce que je devins, & je commençai de bonne foi à croire à l'enchantement. La porte se referma & je ne distinguai plus par où j'étois entré. Je ne vis plus qu'un bosquet aérien qui, sans issue, sembloit ne tenir & ne porter sur rien ; enfin je me trouvai comme dans une vaste cage entièrement de glaces, sur lesquelles les objets étoient si artistement peints, qu'elles produisoient l'illusion de tout ce qu'elles représentoient. On ne voyoit intérieurement aucune lumière. Une lueur douce & céleste y pénétoit, selon le besoin que chaque objet avoit d'être plus ou moins apperçu. Des cassolettes exhaloient les plus agréables parfums ; des chiffres & des trophées déroboient aux yeux la flamme des lampes qui éclairaient d'une manière magique ce lieu de délices. Le côté par où nous entra-

mes représentoit des portiques en treillages ornés de fleurs, & des berceaux, dans chaque enfoncement. D'un autre côté, on voyoit la statue de l'Amour distribuant des couronnes ; devant cette statue étoit un autel sur lequel on voyoit briller une flamme ; au bas de cet autel, une coupe, des couronnes & des guirlandes. Un temple d'une architecture légère achevoit d'orner ce côté : vis-à-vis étoit une grotte sombre. Le Dieu du mystère veilloit à l'entrée. Le parquet couvert d'un tapis *pluché* imitoit un épais gazon. Au haut du plafond des Amours suspendoient des guirlandes qui se jouoient négligemment. Le quatrième côté qui répondoit aux portiques étoit un dais sous lequel s'accumuloit une quantité de carreaux avec un baldaquin, soutenu par des Amours.

Ce fut là qu'alla se jeter nonchalamment la Reine de ce lieu. Je tombai à ses pieds : elle se pencha vers moi, elle tendit les bras, & dans l'instant, grace à ce groupe répété dans tous ses aspects, je vis cette île toute peuplée d'amans heureux.

Les desirs se reproduisent par leur image. Laissez-vous, lui dis-je, ma tête sans couronne? Si près du trône, pourrai-je éprouver des rigueurs? pourriez-vous y prononcer un refus? Et vos sermens, me répondit-elle, en se levant.—J'étois un mortel quand je les fis; vous m'avez fait un dieu: vous adorer, voilà mon seul serment. Venez, me dit-elle, l'ombre du mystère doit cacher ma foiblesse, venez... En même tems elle se rapprocha de la grotte. A peine en avions-nous franchi l'entrée, que je ne fais quel ressort, adroitement ménagé, nous entraîna. Portez par le même mouvement, nous tombâmes, mollement renversés sur un monceau de coussins. L'obscurité régnoit, avec le silence, dans ce sanctuaire. Nos soupirs nous tinrent lieu de langage. Plus tendres, plus multipliés, plus ardens, ils étoient les interpretes de nos sensations, ils en marquoient les degrés, & le dernier de tous, quelque tems suspendu, nous avertit que nous devions rendre grace à l'Amour. Nous sortîmes de la grotte pour aller au

porter notre hommage. La scène avoit changé. Au lieu du temple & de la statue de l'Amour, c'étoit celle du dieu des Jardins. (Le même ressort qui nous avoit fait entrer dans la grotte avoit produit ce changement, en retournant la figure de l'Amour, & en renversant l'autel.) Nous avions aussi quelques graces à rendre à ce nouveau Dieu. Nous marchâmes à son temple, & il put lire dans mes yeux que j'étois digne encore de me le rendre propice. La déesse prit une couronne qu'elle me posa sur la tête, & me présenta une coupe, où je bus à pleins flots le nectar des Dieux.

Hé bien, me dit, après quelques momens, la Fée de ce céjourn, en soulevant à peine ses beaux yeux humides de volupté. — Aimerez-vous jamais la Comtesse autant que moi ? — J'avois oublié, lui répondis-je, que je dusse jamais retourner sur la terre : elle sourit, fit un signe & tout disparut. Sortez bien vite, me dit en entrant la confidente ; il fait grand jour, on entend déjà du bruit dans le château.

Tout m'échappe avec la même rapidité que le reveil détruit un songe, & je me trouvai dans le corridor avant d'avoir pu reprendre mes sens. Je voulois regagner ma chambre; mais où l'aller prendre? Toute information me dénonçoit, toute méprise étoit une indiscretion. Le parti le plus prudent me parut de descendre dans le jardin, où je résolus de rester jusqu'à ce que je pusse rentrer avec vraisemblance d'une promenade du matin. La fraîcheur & l'air pur de ce moment calmerent par degrés mon imagination, & en chasserent le merveilleux. Au lieu d'une nature enchantée, je ne vis qu'une nature naïve. Je sentoís la vérité rentrer dans mon ame, mes pensées naître sans trouble & se suivre avec ordre: je respirois. Jen'eus rien de plus pressé alors que de me demander si j'étois l'amant de celle que je venois de quitter; & je fus bien surpris de ne savoir que me répondre. Qui m'eût dit hier à l'Opéra que je pourrois aujourd'hui me faire cette question là? Moi, qui croyois savoir qu'elle aimoit éperdu-

ment & depuis deux ans, le Marquis de...
Moi, qui me croyois tellement épris de la
Comtesse, qu'il devoit m'être impossible de
lui devenir infidele ! Quoi ! hier ! Madame
de T... est-il bien vrai ? auroit-elle rompu
avec le Marquis ? m'a-t-elle pris pour lui
succéder, ou seulement pour le punir ?
Quelle aventure ! quelle nuit ! & je m'in-
terrogeois pour savoir si je ne rêvois
pas encore. Je m'étois assis, &, ne cessant
de raisonner avec moi-même, je ne savois
trop à quoi me fixer ; je soupçonnois, je
doutois, puis j'étois persuadé, convaincu,
& puis, je ne croyois plus rien. Tandis que
je flotois dans ces incertitudes, j'entendis
du bruit près de moi, je levai les yeux, me
les frottai ; je ne pouvois croire... c'étoit...
qui ? .. le Marquis. — Tu ne m'attendois
pas si matin, n'est-il pas vrai ? Eh bien,
comment cela s'est-il passé ? — Tu savois
donc que j'étois ici, lui demandai-je ? — Oui
vraiment ; on me le fit dire hier au moment
de votre départ. As-tu bien joué ton per-
sonnage ? le mari a-t-il trouvé ton arrivée

bien ridicule ? quand te renvoye-t-on ? J'ai pourvu à tout , je t'amene une bonne chaise qui fera à tes ordres. C'est à charge d'autant. Il falloit un Ecuyer à Madame de T... tu lui en as servi , tu l'as amusée sur la route ; c'est tout ce qu'elle vouloit , & ma reconnaissance... — Oh non , non , je sers avec générosité , & dans cette occasion Madame de T... pourroit te dire que j'y ai mis un zele , au-dessus des pouvoirs de ta reconnaissance.

Il venoit de débrouiller le mystere de la veille , & de me donner la clef du reste. Je sentis dans l'instant mon nouveau rôle. Chaque mot étoit en situation & me donnoit envie de rire. Au fait , il étoit difficile de ne pas trouver très-plaisant tout ce qui s'étoit passé. — Mais pourquoi venir si tôt ? dis-je au Marquis : il me semble qu'il eût été plus prudent ? — Tout est prévu ; c'est le hasard qui semble me conduire ici : je suis censé revenir d'une campagne voisine : Madame de T. ne t'a donc pas mis au fait ? Je lui veux du mal de ce défaut de

confiance. Après ce que tu faisois pour nous. — Elle avoit sans doute ses raisons, & peut-être, si elle eût parlé, n'aurois-je pas joué si bien mon personnage? — Cela, mon cher, a donc été bien plaisant : conte-moi tous les détails. . . . conte donc. — Ah! un moment. Je ne savois pas que tout ceci étoit une Comédie : &, bien que je fois pour quelque chose dans la Pièce. . . . — Tu n'avois pas le beau rôle. — Va, va, rassure-toi, il n'y a point de mauvais rôles pour de bons Acteurs. — J'entends, tu t'en es bien tiré. — Merveilleusement. — Et Madame de T. — Sublime ! elle a tous les genres. — Conçois-tu qu'on ait pu fixer cette femme-là ? Cela m'a donné de la peine ; mais j'ai amené son caractère au point que c'est peut-être la femme de Paris sur la fidélité de laquelle il y a le plus à compter. — C'est bien voir les choses. — C'est mon talent à moi ; toute son inconstance n'étoit que frivolité, dérèglement d'imagination : il falloit s'emparer de cette ame-là. — C'est le bon parti. —

N'est-il pas vrai ? tu n'as pas d'idée de la force de son attachement pour moi : au fait , elle est charmante , tu seras forcé d'en convenir. Entre nous , je ne lui connois qu'un défaut , c'est que la nature , en lui donnant tout , lui a refusé cette flamme divine qui met le comble à tous ses bienfaits : elle fait tout naître , tout sentir , & elle n'éprouve rien , c'est un marbre. — Il faut t'en croire sur ta parole , car moi , je ne puis mais fais-tu que tu connois cette femme-là comme si tu étois son mari : vraiment , c'est à s'y tromper , & si je n'eusse pas soupé hier avec le véritable. — A propos , a-t-il été bien bon ? — jamais on n'a été plus mari que cela. — Oh ! la bonne aventure ! mais tu n'en ris pas assez à mon gré ! tu ne sens donc pas tout le comique de ce qui t'arrive ? conviens que le théâtre du monde offre des choses bien étranges , qu'il s'y passe des scènes bien divertissantes ; rentrons : j'ai de l'impatience d'en rire avec Madame de T. Il doit faire jour chez elle : j'ai dit que j'arriverois de

bonne heure ; décemment il faudroit commencer par le mari : viens chez toi , je veux remettre un peu de poudre. On ta donc bien pris pour un amant ? — Tu jugeras de mes succès , par la réception qu'on va me faire. Il est neuf heures , allons de ce pas chez Monsieur. Je voulois éviter mon appartement , & pour cause. Chemin faisant , le hasard m'y amena ; la porte restée ouverte , nous laissa voir mon valet de chambre qui dormoit dans un fauteuil ; une bougie expiroit près de lui. En s'éveillant au bruit , il présente étourdiment ma robe de chambre au Marquis , en lui faisant quelques reproches sur l'heure à laquelle il rentroit : j'étois sur les épines. Mais le Marquis étoit si disposé à s'abuser , qu'il ne vit rien en lui qu'un rêveur qui lui apprêtoit à rire. Je donnai mes ordres , pour mon départ , à mon homme , qui ne savoit ce que tout cela vouloit dire , & nous passâmes chez Monsieur. Vous imaginez bien qui fut accueilli ? ce ne fut pas moi : c'est dans

l'ordre. On fit à mon ami les plus grandes instances pour s'arrêter. On voulut le conduire chez Madame , dans l'espérance qu'elle le détermineroit. Quant à moi, on n'osoit, disoit-on, me faire la même proposition, car on me trouvoit trop abattu pour douter que l'air du pays ne me fut pas vraiment funeste. En conséquence, on me conseilla de regagner la ville. Le Marquis m'offrit sa chaise, je l'acceptai : tout alloit à merveille, & nous étions tous contents. Je voulois cependant voir encore Madame de T. c'étoit une jouissance que je ne pouvois me refuser. Mon impatience étoit partagée par mon ami, qui ne concevoit rien à ce sommeil, & qui étoit bien loin d'en pénétrer la cause. Il me dit en sortant de chez M. de T. cela n'est-il pas admirable ? Quand on lui auroit communiqué ses répliques, auroit-il pu mieux dire ? Au vrai, c'est un fort galant homme, & , tout bien considéré, je suis très-aise de ce raccommodement. Cela fera une bonne maison, & tu conviendras que, pour en

faire les honneurs, il ne pouvoit mieux choisir que la femme. Personne n'étoit plus que moi pénétré de cette vérité. — Quelque plaisant que cela soit, mon cher, *motus* ; le mystere devient plus essentiel que jamais. Je saurai faire entendre à Madame de T. que son secret ne sauroit être en de meilleures mains. — Crois, mon ami, qu'elle compte sur moi, & tu le vois, son sommeil n'en est point troublé. — Oh ! il faut convenir que tu n'as pas ton second pour endormir une femme ; — & un mari, mon cher, un amant même au besoin. On avertit enfin qu'on pouvoit entrer chez Madame de T. nous nous y rendîmes avec empressement.

Je vous annonce, Madame, dit en entrant notre causeur, vos deux meilleurs amis. — Je tremblois, me dit Madame de T. que vous ne fussiez parti avant mon reveil, & je vous fais gré d'avoir senti le chagrin que cela m'auroit fait. Elle nous examinoit l'un & l'autre ; mais elle fut bientôt rassurée par la sécurité du Marquis,

qui continua de me plaisanter. Elle en rit avec moi autant qu'il le falloit, pour me consoler, sans se dégrader à mes yeux, adressa à l'autre des propos tendres, à moi d'honnêtes & décens; elle badina, & ne plaisanta point. Madame, dit le Marquis, il a fini son rôle aussi-bien qu'il l'avoit commencé. Elle répondit gravement: j'étois sûre du succès de tous ceux qu'on confieroit à Monsieur. Il lui raconta ce qui venoit de se passer chez son mari; elle me regarda, m'approuva, & ne rit point. Pour moi, dit le Marquis, qui avoit juré de ne plus finir, je suis enchanté de tout ceci: c'est un ami que nous nous sommes fait, Madame; je te le répète encore, notre reconnoissance.... — Eh! Monsieur, dit Madame de T. brisons là-dessus, & croyez que j'ai senti tout ce que je dois à Monsieur.

On annonça M. de T. & nous nous trouvâmes tous en situation. M. de T. m'avoit persifflé & me renvoyoit, mon ami le dupoit & se moquoit de moi; je le



lui rendois, tout en admirant Madame de T. qui nous jouoit tous, sans perdre rien de la dignité de son caractère.

Après avoir joui quelques instans de cette scène, je sentis que celui de mon départ étoit arrivé. Je me retirois, Madame de T. me suivit, feignant de vouloir me donner une commission. — Adieu, Monsieur, je vous dois bien des plaisirs; mais je vous ai payé d'un beau rêve. Dans ce moment, votre amour vous rappelle, & celle qui en est l'objet, en est digne: si je lui ai dérobé quelques transports, je vous rends à elle, plus tendre, plus délicat & plus sensible.

Adieu, encore une fois: vous êtes charmant.... Ne me brouillez pas avec la Comtesse. Elle me serra la main, & me quitta.

Je montai dans la voiture qui m'attendoit; je cherchai bien la morale de toute cette aventure, &.... je n'en trouvai point.

Par M. D. G. O. D. R.

*R É P O N S E**D E L' A N O N Y M E ,**A L' A N O N Y M E .*

VOUS êtes peu galant, & moins modeste encore. *Vous voyez tout en beau* & n'admirez que vous. Mais, venons aux preuves que vous donnez de la générosité de votre caractère, sur-tout relativement à moi.

Vous me rencontrâtes, il y a trois ans. Vous me trouvâtes très-jolie ; mes malheurs me prêtoient à vos yeux de nouveaux charmes : ma gaieté vous sembloit une suite de mon courage ; enfin vous aviez l'air de me préférer aux autres femmes. Comment ne vous aurois-je pas distingué ? Je n'y manquai point, & tout cela étoit dans l'ordre. Mais, ou ma mémoire me trompe, ou vous avez oublié qu'il vous fallut beaucoup plus tems, de soins & d'art, pour me

rendre sensible, que pour me sembler aimable. A vous entendre, rien ne fut aussi rapide que votre triomphe. Quand cela seroit (& cela n'est point), vous n'auriez jamais dû le dire, & il falloit au moins y ajouter, que vous avez une de ces *tour- nures* séduisantes & victorieuses, qui ne permettent point la résistance. Puisque vous avez choisi le public pour confident, il étoit convenable de ne lui apprendre mon histoire qu'avec ma justification.

Qui ne croiroit, d'après votre recit, que je cherchai vos conseils, que je volai au-devant de votre amitié, que je m'inquiétois peu de votre estime, & que je prévins votre amour? Cependant, malgré votre séduction, votre adresse, le charme de vos entretiens, quoique vous fussiez, en apparence, empressé, soumis, brûlant d'un feu qui ne devoit jamais s'éteindre, (je ne me rappelle pas que vous m'ayiez dit alors un mot de raison ni d'amitié;) malgré, dis-je, votre ardeur, vos soupirs, vos transports, votre profond manège, & le langage du desir,

desir , que je prenois pour l'expression du sentiment, vous doutâtes de votre empire, vous désespérâtes de me toucher. L'honneur & l'amour lui-même s'opposoient à ma défaite : mais, quand le bandeau est sur les yeux , quand le trait est au fond du cœur, en vain on lui oppose le devoir & la vertu ; en vain une ame fiere , qui voudroit rester libre, se révolte contre son penchant. Gloire, repos, préjugés, principes, je vous immolai tout ; & , quoique vous passiez mes remords sous silence, lorsqu'ils s'élevoient sans cesse contre ma foiblesse , quand ils troubloient ma vie, je jouissois encore de mes larmes & de votre bonheur. Voilà ce que vous appelez des *scenes tragi-comiques* , dont vous n'étiez frappé , dites-vous , que par les contrastes ! Avançons ; vous fûtes malade , & vous ne m'en devîntes que plus cher. Cette époque est cependant celle où je vous parois avoir eu le plus de besoin d'une excessive indulgence. Croyez-moi, gardez bien l'anonyme, sur-tout après un pareil reproche. Je trouve

plus de *candeur*, dans les aveux que vous y ajoutez ; je n'en aurai pas moins.

Pendant votre état fâcheux, dont vous convenez vous-même, dans ce tems, qui fut long, autre Héloïse, je connus son ivresse, ses craintes, ses tourmens, & jusqu'à ses illusions & ses plaisirs. Mon cœur vous rendoit un culte, qui n'avoit pas besoin de vous-même ; & ce culte, si désintéressé, si tendre, unique peut-être, me sembloit devoir être celui de l'univers. Je n'y voyois que des rivales, parce que je croyois qu'on ne pouvoit aimer que vous. Pour la première fois, je me plaignis à la nature, de ne m'avoir pas donné assez de charmes ; j'aurois voulu les réunir tous, pour qu'ils vous appartînssent. J'aurois envié jusqu'à la laideur qui vous auroit plu. Quelquefois alarmée, jamais méfiante, toujours rassurée d'un seul mot, s'il ne suffisoit pas à mon esprit, il satisfaisoit mon cœur ; je n'écoutois que lui ; je ne croyois que vous. Je n'épiois point vos actions. Trop délicate pour le vouloir,

trop sensible pour l'oser, jusqu'à mon estime pour moi-même, affermissoit ma confiance en l'objet de mon choix ; & , si je cherchois à lire dans votre ame, ce n'étoit que pour prévenir ses vœux. Une telle amie n'est toutefois, dans votre opinion, qu'une femme ombrageuse, difficile à contenter, dont rien n'appaisoit la jalousie, plutôt orgueilleuse que tendre, à qui vous ne teniez que par une assez douce habitude de la voir ; que vous auriez fuie, si la position avoit été plus heureuse, dont l'attachement ne remplissoit vos jours que d'amertume, & sur les défauts de laquelle il vous falloit jeter le voile le plus épais, pour appercevoir quelques-unes de ses qualités. Quels résultats, bon Dieu ! & quels sentimens que les vôtres ! me préserve à jamais le ciel, d'un ami qui se croit philosophe, lorsqu'il n'est qu'égoïste & cruel. Il n'y a pas jusques à la reconnoissance, qui ne soit étrangère à son ame. Ce n'est qu'un observateur froid, qu'un amant de lui-même, qu'un ennemi de l'amour, qu'un

cenſeur inſultant, impitoyable, exagéré. Où donc eſt-elle, cette force de caractère, dont il ſe vante ? Il a peine à pardonner à une femme, de n'avoir point des idées auſſi méthodiques que les ſiennes. Rien ne lui eſt ſacré, ni un ſexe intéreſſant, ni celle qui fut ſa maîtreſſe, plus encore ſon amie ; & il ſe croit bon, lorsqu'il n'a pas même le courage d'être juſte. C'eſt pour lui qu'il penſe que les autres ſont faits. La plus légère contrariété le révolte ; un caprice l'indigne ; & c'eſt, fort ſérieuſement, qu'il ſe plaint de ce que, l'ayant aimé, on n'y a pas mis la forme aſtère, conſéquente, triſte, monotone, ennuyeuſe, qui convenoit à ſon incroyable ſageſſe. Revenons à nos amours. Quoique je vous donnaſſe beaucoup d'humeur, vous tîntes bon : j'en fus ravie ; mais je m'en allai, & ne revins point. Vous voulûtes encore voir cela du beau côté, & vous y réuſſites. Un ſeul moment de retour ſur vous-même, vous auroit appris quelle raiſon m'avoit éloignée. Mais, ce qui vous eſt défavantageux, ne

s'offre pas ordinairement à votre esprit ; & je vous passerois votre vanité extrême, si vos propos étoient plus mesurés. Quand j'aurois les torts que l'on me prête, vous seroit-il permis d'oublier, je ne dis pas, des bontés dont vous étiez peu digne, mais ce respect dû à mon sexe, dont rien ne dispense une ame honnête ? A l'égard des instructions que l'on vous a données, & qui contiennent, dites-vous, les tems antérieurs à notre liaison, je ne daigne pas me justifier. Ma conduite avec vous est ma seule réponse.

A quoi bon me reporter sur les maux du sort, sur mes peines passées & présentes ? En les partageant, vous n'avez été qu'humain. Vous n'avez fait que votre devoir. Si vous vouliez, par le reproche, me dégager de la reconnoissance, c'étoit encore me connoître mal. Je la conserve, même malgré l'outrage. Je n'en disconviens point ; ma position est triste, & peut-être qu'il est cruel de me le répéter si souvent. Mais, en quoi, s'il vous plaît, vous paroît-elle *équi-*

voque ? Je la foutiens avec courage. Je méprise les adulateurs, les méchans, tous ceux qui calomnient, tous ceux qui trompent : je ne suis la victime des uns ni des autres. Apprenez de moi à n'y pas croire, & sur-tout à ne me point plaindre.... Tant que je m'estimerai, en butte au destin, à la malignité, à toutes les infortunes & à toutes les injustices, je trouverai, en moi, des forces, ou plutôt, je n'en aurai besoin que contre les peines d'un cœur, qu'on peut déchirer, qu'on ne sauroit aigrir, & qu'heureusement votre lettre n'a pas dû atteindre. Avant de terminer, *récapitulons tous les faits*. Votre sermon pouvoit-il m'être utile ? Votre éloge m'en paroît l'objet principal. Je me passerois fort bien de votre prétendue indulgence pour ce que vous avez l'attention d'appeller mes fautes. Les eussai-je commises toutes, un ami les excuse, un amant les pardonne ; ni l'un ni l'autre n'en parle. Laquelle de ces obligations avez-vous remplie ? Des avis aussi durs que les vôtres, deviennent dé-

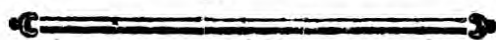
placés, infructueux, inconcevables même. Celui de retourner avec un époux, que j'ai quitté pour toujours, sied mal à un séducteur. Dans votre bouche, la vertu est profanée; & sachez qu'il m'en reste plus que vous n'en pouvez feindre. Avez-vous pris assez de soin de ma gloire, pour oser me rappeler à ce qu'elle m'impose? Qu'elle puisse renaître ou non, ce ne fera, ce ne peut être votre ouvrage. Je suis au couvent; j'y resterai: quoique peu riche, j'y vis contente. Eh! de quel droit vous occupez-vous de mes actions, quand je n'aspire qu'à votre oubli? Les ressources de l'intrigue me feroient mourir de honte. Dussai-je en avoir la réputation, il me suffit de savoir que cet abaissement n'est pas fait pour moi. Que me parlez-vous d'incapacité, dans ce genre? Tout ce que l'on veut fortement, on l'exécute presque toujours. Mais je ne peux vouloir que ce qui est honnête; je n'ai de facultés que jusques-là. Bien des gens l'attesteront; ce sont ceux que j'écoute. Vous gardez vos sentimens, vos sa-

crifices & vos offres pour celle à qui vous rendez justice ? Je me trouve bien où l'on m'apprécie, & ce n'est pas où vous êtes.

De l'Abbaye de ***



P O É S I E.



LETTRE A M. DORAT.

MONSIEUR, je m'étois promis de cacher avec soin les foibles essais de mon enfance, & de ne cultiver les Lettres que pour me consoler de mes malheurs. C'étoit au fond d'un desert, & non dans le sein de la capitale que j'avois résolu de vivre. La solitude convient mieux à l'infortune qui veut au moins se plaindre en liberté, que ces prisons fastueuses, où des esclaves imitent les travers & les vices d'autres esclaves, où le vrai sage ne peut faire un pas sans colere ou sans pitié.

Je me suis dit de bonne heure, tu es malheureux, tu es sans appui, tu es trop fier pour ramper, végete donc dans une retraite ignorée, Paris n'est pas fait pour toi.

Si l'amour de la Poésie me forçoit, malgré moi, de lui sacrifier quelques heures, je ne peignois que mes douleurs ou les tableaux de la campagne que j'avois sous les yeux. Je me contentois de répandre mes plaintes dans des vers toujours dictés par mon cœur; &, seul avec la nature, je me félicitois de n'être point interrompu par des hommes insensibles, dont l'aspect redouble le sentiment des maux. Quand je portois les yeux sur Paris, j'étois effrayé des périls où je m'exposerois, en m'y montrant. Un homme de dix-huit ans, ignorant l'art de l'intrigue & de l'adulation, pouvoit-il espérer en effet, d'être accueilli dans la république des Lettres?

Au milieu de ces factions cruelles qui la déchirent, dans cette lice où le mérite, abandonné à lui-même, lutte sans cesse

contre la jalousie, l'amour propre, la mauvaise foi, l'injustice & les persécutions; restet-il d'autre parti que la fuite à un ami de la vérité & de la vertu? Quand j'aurois cru posséder le génie dont je suis dépourvu, étoit-ce un motif assez fort pour m'engager dans une route aussi difficile? Eh quoi! ne voyois-je pas tous les jours de nombreux Zoïles attaquer sans pudeur, des réputations établies sur soixante ans de travaux & de succès? J'étois saisi d'indignation, en songeant que le plus grand homme de l'Europe ne jouissoit pas même du repos sur le trône de la gloire, & que ses ennemis assiégeoient les bords de sa tombe, où il ne devoit entrer qu'aux cris de l'admiration & de la reconnoissance.

Plein de défiance de mes talens, si j'échoue, me disois-je, je me prépare de nouveaux chagrins; pourquoi en chercher d'imaginaires, quand j'en ai de réels? Si le public m'accueille avec indulgence, des critiques plus médiocres encore que moi, viendront m'arracher le brin de

laurier que j'aurai obtenu avec tant de peine ; & quand je parviendrois à répandre mon nom dans la société de quelques oisifs, quel fruit retirerai-je de cette petite célébrité ? Ainsi coulons dans le silence des jours déjà trop agités, & dont (ma foible santé l'annonce) le terme heureusement sera court.

Tel étoit le plan que je m'étois formé. Je vous vis alors, & je compris qu'il y avoit plusieurs classes dans la littérature. Je trouvai autant de consolations dans votre cœur, que de secours dans vos conseils. Vos encouragemens reveillèrent en moi cet amour de la Poésie avec lequel je suis né, & qu'il me seroit impossible d'éteindre. J'osai me hasarder, par vos avis, dans une carrière où ma jeunesse fera sans doute plus d'un faux pas ; mais où mon caractère m'obtiendra peut-être l'estime qu'on refusera à la médiocrité de mes talens.

Je crois fort inutile d'entretenir le Public

de mes ouvrages. J'ai eu pour atelier le bord des mers, les forêts, le sommet des montagnes. Je n'ai tracé que des scènes lugubres, analogues à ma situation. Ma Poésie doit avoir des traits un peu sauvages, & peut-être barbares. Je n'ai point assez vécu à Paris pour former mon goût; mais je corrigerai avec la plus scrupuleuse attention, les défauts que m'indiquera le public. J'espère lui offrir bientôt un Poème plus digne de ses regards, que les opuscules très-incorrigés que vous avez eu la bonté d'insérer dans vos Mélanges. J'ai tâché d'y exprimer, dans plusieurs endroits, les vérités de la Physique. On jugera si j'ai vaincu heureusement les difficultés sans nombre que m'opposaient à la fois les idées que je voulois rendre, & la pauvreté de la langue dans laquelle j'écrivois. Adieu, Monsieur, je vous envoie un petit ouvrage sur la perte d'un père & d'un frère que je regretterai toujours. J'espère que mon âge, & le desir que j'ai

d'entreprendre de plus grands travaux, me feront pardonner un aussi foible début.

Je suis avec les sentimens que vous doivent tous les véritables hommes de Lettres & la tendre reconnoissance que je vous ai particulièrement vouée,

MONSIEUR,

• Votre très-humble & très-obéissant
serviteur, DE FONTANES.





LE CRI DE MON CŒUR.

* SEIZE moissons à peine ont suivi ma naissance.
 Que de fois cependant m'assiégea la douleur !
 Réveillé, pour souffrir, du sommeil de l'enfance,
 Je perds jusqu'à l'espoir à l'âge du bonheur.
 Mes pleurs couloient encor sur la tombe d'un frere,
 Au milieu de ses ans moissonné dans mes bras,
 Quand, redoublant ses coups, la mort frappa mon pere !
 Ciel daigne aussi, par grace, ordonner mon trépas !
 Ma vie est un fardeau : de mon ame accablée
 Le malheur, je le sens, a brisé le ressort ;
 Changeant avec mon cœur, la terre s'est voilée
 Du crépe sombre de la mort.

Je n'y vois qu'un désert. La Nature en colere
 Semble m'abandonner dans une isle étrangere

Où je me traîne sans support ,
 Tel qu'un fils gémissant repoussé par sa mere.
 Vous, que des destins ennemis

Ont jetté avec moi sur ce triste rivage ,
 Hommes, témoins des maux où le sort m'a soumis,
 Daignez, dans votre sein m'accueillir au passage !
 Et, s'il se peut, hélas, rendez-moi deux amis !

INSENSÉ, quelle erreur abuse mon jeune âge ?
 Triste & foible orphelin dans la foule perdu,
 Où trouverai-je un homme ? où chercher la vertu ?

(*) J'avois seize ans quand je fis cette Piece.

Un monstre , à l'œil glacé , l'égoïsme barbare ,
 Fils du lâche intérêt , ce tyran souverain ,
 Entre chaque mortel qu'il isole & sépare ,
 Eleve une borne d'airain.

Celui qu'écrase l'infortune ,
 Dans la poussière est oublié.

Les Grands ferment l'oreille à sa plainte importune.
 Le tigre en tous les tems méconnut la pitié.

TOI qui , sans mon aveu , me donnas l'existence ,
 Grand Dieu , parle... A souffrir m'aurois-tu destiné ?
 Instrument qu'à son choix fait mouvoir ta puissance ,
 Pouvois-je être coupable avant que d'être né ?

De ta main qui peut tout , mon argile est l'ouvrage ,
 Et je pleure à seize ans ! ... devant toi prosterné ,

De l'animal libre & sauvage ,
 Au seul instinct toujours borné ,
 Je te demande le partage.

Le ver est moins infortuné
 Que l'être fait à ton image.

Monarque universel , que peut-être j'outrage ,
 Pardonne à mes soupirs. Je connois mon erreur.
 Pour un jeune arbrisseau que tourmente l'orage ,

Dois-tu suspendre sa fureur ?

D'un pas toujours égal , la Nature insensible
 Marche , & suit tes décrets avec tranquillité.

Audacieux enfant contr'elle révolté ,
 Je me débats en vain sous le bras inflexible
 De la nécessité.

Oui : mais loin d'un désert, sans verdure & sans onde,
 Le Pasteur consterné détournant son regard,
 Porte en un lieu plus doux sa tente vagabonde . .
 Voyageur malheureux, je presse mon départ,
 Mes yeux se ferment sur le monde ;
 Puis-je me plaindre encor ? Il me reste un poignard.
 Terre, où va s'engloutir ma dépouille fragile,
 Terre, qui t'entretiens de la cendre des morts,
 O ma mere, à ton fils daigne ouvrir un asyle !
 Heureux, si dans ton sein doucement je m'endors !
 Sous la tombe, du moins, l'infortune est tranquille.
 Ombres de mes amis, tout mon sang va couler
 Sur cette pierre qui vous couvre !
 Que vois-je ? La terre s'entr'ouvre,
 J'entends de longs soupirs de ses flancs s'exhaler.
 Ciel ! mon pere, à mes yeux, de sa tombe s'élançe.
 Il approche... « O mon fils, arrête : que fais-tu ?
 » Les affauts du malheur accablent ta constance,
 » Lâche ! tu fuis déjà sans avoir combattu !
 » Tiens toujours sur ton cœur l'égide du courage.
 » Tes yeux aux revers ont tous su résister.
 » Formé du même sang, montre-moi mon ouvrage ;
 » Si j'ai vaincu le sort, ne peux-tu le dompter ?
 » Songe, songe qu'un Maître aussi juste que sage,
 » Au moment du trépas, redemande l'usage
 » Des jours qu'à ses enfans il lui plut de compter.
 » Quels travaux sur la terre ont marqué ton passage ?
 » Avant de la servir, oses-tu la quitter ?
 » Rappelle ta raison que tes maux ont bannie :

» N'accuse point le ciel : il te laisse une sœur
 » Dont la grace touchante aux vertus est unie ;
 » Que ton ame à sa voix doucement rajeunie ,
 » Du plaisir d'exister sente encor la douceur.
 » Réveille-toi , mon fils , de ta morne indolence.
 » Dans le sentier des Arts par la gloire engagé ,
 » Tous les jours en secret redis-toi par avance ,
 » De la postérité l'ombre auguste s'avance ,
 » Et par elle bientôt je dois être jugé.
 » Alors d'un saint respect ton ame pénétrée ,
 » Ne profanera point l'art sublime des vers.
 » Dans tes mâles Ecrits la vertu révérée ,
 » Y marquera toujours son empreinte sacrée ;
 » Et , sa lyre à la main , de la voûte des airs
 » Ton frere avec transport soutiendra tes concerts.
 » Aux pieds de son cercueil ou d'un crêpe voilées ,
 » Se traînent , en pleurant , les Muses désolées ,
 » De ton génie éteint rallume le flambeau !
 » Couvre de fleurs nos mausolées ,
 » Et que nos ombres consolées ,
 » Treffaillent d'allégresse au fond de leur tombeau !

 » OUI , je t'obéirai , je le jure , ô mon pere !
 » Par ton esprit divin je me sens inspiré ,
 » L'espoir mêle du moins un rayon salutaire
 » Aux ombres du malheur dont je suis entouré.
 » Ta voix a dans mon ame étouffé la colere.
 » Serein comme un beau jour , mon front s'épanouit.
 » A l'aspect des humains , s'il devient plus austere ,

» Je regarde ma sœur : elle embrasse son frère ,
 » Et ma fureur s'évanouit.
 » Cher auteur de mes jours dont la flamme m'éclaire,
 » Jusqu'à l'heure où la mort doit m'unir avec toi ,
 » Errant à mes côtés comme un Dieu tutélaire ,
 Veille sans cesse autour de moi !

Par M. DE FONTANES.



BOUTADE.

QUE le diable emporte l'amour !
 Il est décidé que le traître
 Ne se fera jamais connoître
 Qu'en jouant quelque mauvais tour
 A ceux dont il s'est rendu maître.
 Que le diable emporte l'amour !

QUAND il échauffe trop la bile ,
 On a recours aux vains sermens
 D'être désormais indocile
 Au pouvoir de deux yeux charmans ;
 Pour moi , j'en ai fait plus de mille :
 Hé bien ! en suis-je plus tranquille ?
 Ce sont toujours nouveaux tourmens.
 Mon pauvre cœur , ma pauvre tête ,
 Tous deux sont faits du même bois ;
 Et , dans l'amoureuse tempête ,
 Font tous deux naufrage à la fois.

QUE faire en ce désordre extrême,
Et comment diantre s'arranger ?
L'amour sera toujours le même ;
Ce seroit à moi de changer.
Mais cet effort m'est impossible,
Et le bonheur d'être sensible,
M'en fait oublier le danger.

VOUS, qui devez à la Nature
Piquant minois, vive tournure,
Dès l'instant que je vous verrai,
Je sens que je vous aimerai.
Où donc se cacher, où se mettre
Pour disposer enfin de soi ?
Pour éviter de se soumettre
A ce certain je ne fais quoi,
Qui fait si doucement la loi.

TOI, qui troubles la terre entière,
Fripon, que je devrois haïr,
Toi qui, par ta fausse lumière,
As su si long-tems m'éblouir ;
Je sens bien, malgré ma colere,
Qu'il faudra toujours t'obéir ;
Mais je déteste tes caprices,
Je gémis de tes injustices ;
Et, pour me venger à mon tour,
Même en t'offrant des sacrifices,
Je répéterai nuit & jour :
Que le diable emporte l'amour !





A UNE JOLIE DÉVOTE

QUI VOULOIT ME CONVERTIR.

QUOI ! tu voudrois me convertir ?
 A tes vœux puis-je être docile ?
 Tu défends le moindre desir ,
 Et tes yeux en font nâître mille.
 Tu voudrois que de mon péché
 J'eusse une douleur bien amere ,
 Et je ne puis être fâché
 Que de ne t'en voir jamais faire.
 Lorsque tu me prêches la foi ,
 Mon cœur veut te donner la sienne.
 La grace eût triomphé de moi ,
 Mais résisterai-je à la tienne ?
 De Dieu tu me peins la grandeur ,
 Et c'est , en si joli langage ,
 Que j'oublie aussi-tôt l'Auteur ,
 Pour ne songer qu'à son ouvrage.
 Tu veux en vain guider mes pas
 Dans une nuit aussi profonde :
 Qui t'entend , ou voit tes appas ,
 Thémire, est trop bien ici-bas ,
 Pour s'occuper de l'autre monde.

Par M. HERMITE DE MAILLANE.



LES PLAISIRS DE L'HIVER

A LA CAMPAGNE.

ÉPIÏTRE A M***.

UN sang illustre t'a fait naître ;
 Ton devoir t'appelle à la Cour,
 Et tu restes près de ton Maître,
 Moins par orgueil que par amour.
 Mais, loin de l'escalier de marbre,
 Oh ! mon fidele ami, crois-moi,
 Dans mon champ, quand je plante un arbre,
 Je fais aussi ma cour au Roi.

Ici, pour mes plaisirs, crois-moi, cesse de craindre ;
 Garde, même à Versailles, un cœur à l'amitié.
 De l'hiver, il est vrai, j'ai vu fuir la moitié,
 Je suis encor aux champs, & ne suis point à plaindre.

Pourquoi les craindre ces hivers ?
 Va, c'est outrager la Nature.
 Si tous les bois restoient couverts
 D'une inaltérable verdure,
 Plus de printems pour l'Univers.
 Pour moi, j'aime à voir sur la terre
 Varier le fond du tableau.
 Le tems me paroît toujours beau
 Quand il fait le tems qu'il doit faire.

LES antres du Nord sont ouverts,
 Soufflez, fougueux enfans d'Eole,

Volez de l'un à l'autre pôle ;
 Hâtez-vous d'épurer les airs.
 Purgez la cîme des bocages
 De mille insectes affamés ,
 Qui détruiroient les verds feuillages ,
 Où , dans les mois des doux ombrages ,
 Reposent les Amans aimés.

DE nos forêts battez les faites ,
 Agitez puissamment leurs têtes ;
 Frappez ces languissans rameaux
 Qui , dans les mois de la verdure ,
 Viendroient ravir la nourriture
 De mille rejettons nouveaux.
 Rameau fêché , tombe en poussière
 Du sommet de ces peupliers ,
 Et que le pauvre en sa chaumière
 Te porte à ses humbles foyers.

AQUILONS , Autans & Borée ,
 Quand , vers la fin de la soirée ,
 De l'emploi du jour satisfait ,
 Assis auprès de ce que j'aime ,
 Je puis me redire à moi-même :
 « Le bien que j'ai pu , je l'ai fait. »
 Dans quelle volupté me plonge
 Le long murmure de vos coups !
 Non , le zéphir n'est pas si doux
 Au Courtisan que l'ennui ronge ,
 Et qui , se couchant au matin ,
 Sur le mol edredon péniblement sommeille ,

Et passe constamment la veille
A trembler pour le lendemain.

LES vents ont dissipé la nue
Utile au germe des moissons.
Son eau féconde est parvenue
Jusques au creux de nos sillons ,
Et, sur des masses de glaçons ,
Le soleil radieux étale
Les émaux changeans de l'opale
Qu'il empourpre de ses rayons.
L'atmosphère se purifie ,
L'air plus léger se raréfie ;
Le flot coule , il est arrêté ;
Et , du fluide qui se glace ,
Je vois la tranquille surface
Acquérir l'immobilité.

QUELLE vaste magnificence !
Par-tout, sous l'horizon immense,
Étincelle un sol argenté ?
Que j'aime la salubrité
De cette glaçante influence !
Quelle auguste munificence ,
Par une légère souffrance ,
Vient doubler mon agilité !
Mon sang, dans mon corps dilaté,
S'élabore avec violence ;
Je jouis avec confiance
Du sentiment de la santé
Qui fait si bien , par la gaieté,
Valoir le prix de l'existence.

QU'ILS sont beaux ces affreux hivers !

Ami , j'hésite à te les peindre.
 A leurs enchantemens divers
 Tu croiras que j'ai voulu feindre.
 Pour le caprice des pinceaux
 Tu prendras mes portraits fideles ;
 Il faut avoir vu les modeles ,
 Pour sentir le prix des tableaux.

QUELLE grande leçon la Nature nous donne,
 Lorsqu'aux enfans du Nord sa voix tonnante ordonne,
 De mugir avec majesté,
 D'entasser les glaçons pour lui servir de trône,
 D'enchaîner la fertilité
 Dans le froid tombeau de l'automne ;
 De faire pâlir la clarté
 De cette mer de feux qui dans les cieus bouillonne ;
 De flétrir le globe attristé ;
 Dans sa course d'arrêter l'onde ;
 Et , parmi les débris du monde ,
 D'isoler l'homme épouvanté !
 C'est alors qu'il rêve , qu'il pense ;
 Qu'en lui-même il rentre en silence ;
 Qu'il sent plus , en jouissant moins ;
 Que de l'utilité des soins
 Qu'exige sa frêle existence,
 Naît l'amour du travail & de la vigilance ;
 Que du sentiment des besoins
 Naît celui de la bienfaisance.

Par M. le Marquis DE PEZAY.

SUITE

 SUITE DE STÉPHANIE.

 LETTRE XIX.

DE CLARENCE

A STÉPHANIE.

STÉPHANIE, ma chere Stéphanie, je vous offenserai en vous promettant de renfermer jusqu'à ma joie : mais c'est à vous que j'en appelle. Non, il n'est point sorti de votre cœur ce secret si cher, lorsqu'il a passé dans le mien ; & votre confiance en est la preuve. O mon amie, quel jour sera jamais aussi fortuné pour moi, que celui où vous m'avez fait part de votre bonheur ! Vous voyez d'ici ma surprise, mes transports ; & cependant, mes incertitudes. Sans la lettre de votre pere, malgré la vôtre, malgré tout, en dépit de moi-même, j'aurois conservé des doutes accablans : je n'en ai plus. Stéphanie, vous êtes heureuse ;

Tome II.

D

j'espère le devenir : que dis - je ? Ah ! pardonnez , si vos vœux remplis j'en forme encore ! Je fais le prix inestimable du bien qui vous est rendu : mais , que le sort est loin d'être quitte envers vous ! plus vous croyez le contraire , plus vous acquérez des droits sur lui ; plus vous en avez sur mon cœur ; & vous seule ignorez combien il sera injuste , si vous n'êtes pas l'objet de toutes ses prédilections. Alors , j'y consens , alors je ne souhaiterai plus rien : jusques-là , ne me demandez point la seule chose impossible à mon amitié.

Madame de Norsey arrive ; elle voit , dans mes yeux , que c'est à vous que j'écris. C'est un plaisir qu'il ne tient qu'à moi de ne pas vous envier , s'écrie - t - elle Et aussi-tôt la voilà assise une écritoire sur ses genoux : elle parle , griffonne , s'interrompt , me distrait , me querelle , m'embrasse , m'affure que je l'impatiente , que je l'étonne , qu'à cause de cela , elle m'aime ; & puis , elle se remet à écrire avec une rapidité Charmante femme ! sous cette

apparence légère, on ne peut être plus solide, plus discrète, ni plus sensible : elle n'est Françoisé que par les graces; & vous lui avez rendu justice en lui accordant votre confiance. Celle dont Madame de Céléria m'honore, m'est précieuse : soyez satisfaite. Je lui suis, pour jamais, attachée. Sa tendresse pour vous, ses vertus, ses chagrins, tout lui répond de mes sentimens. Ceux même qu'elle conserve à Milord Rosemont, la rendent plus intéressante pour moi : qui n'en seroit attendri ? Oseroit-on appeller un crime le penchant involontaire qu'elle s'est reproché. Sa conduite n'en a pas été moins estimable; je la plains & je l'admire : mais, mon amie, le récit touchant qu'elle vous a fait, ne me paroît point, comme à vous, devoir si fort nous effrayer. Je crois mon cœur à l'abri de toute autre impression, que celle de l'amitié. Parmi ce sexe, plus orgueilleux de ses vertus, que reconnoissant de nous les devoirs, si j'ai distingué ceux qui préfèrent le charme réel de notre empire à la vaine

usurpation du leur, nul ne m'a fait connoître le desir de le voir soumis au mien; & je ne souhaite que d'obtenir de Milord Clarence la grace de ne m'engager jamais. Tel est le motif de ma sécurité: je la conserverois, même en aimant. Indifférentes ou prévenues, nous ne serons point coupables. Eh! pourquoi donc auriez-vous des craintes? Les larmes du remord ou celles qu'arrache la perte d'un ingrat, ne sont point faites pour vous. Sûre d'être adorée, de l'être toujours, au pouvoir d'un pere incapable de vous contraindre, trop fiere, trop délicate & trop sensible pour que jamais un sentiment qui ne seroit point votre gloire, puisse entrer dans votre cœur: s'il se donnoit, il seroit heureux; & vous en auriez pour garant le bonheur de celui qui s'uniroit à vous. Il est, il est peut-être réservé à l'amour & à l'hymen réunis, de vous venger du sort. Je n'aurai pas, du moins, à gémir pour vous de ces nœuds mal assortis, qu'ayant l'âge où l'on peut réfléchir, tremblant de déplaire, ne sachant

qu'être soumise, s'ignorant ou n'osant rien prévoir, on accepte en aveugle; que bientôt, lorsqu'on est plus éclairée, mais lorsqu'il n'est plus tems, lorsque le fatal serment vous enchaîne, & que la victime est livrée sans retour, suivent, hélas! les regrets, les désaveux du cœur, la peine d'être liée à des devoirs qui ne sont pas des plaisirs, la crainte d'un sentiment; &, s'il faut le combattre, l'effroi de ne pas triompher, des alarmes, des tourmens sans nombre, le malheur, nul espoir, tout ce qu'enfin vous n'éprouverez jamais: voilà même, lorsqu'elle n'aimoit rien, quelle a été la position de Madame de Céléria; mais ce ne sera, ce ne peut être la vôtre, &, si vous formiez un lien, vous n'y seriez déterminée que par l'attrait. Qu'ils en sont cruellement punis, les parens qui ne le consultent point! quels repentirs, que de chagrins ils se préparent! quant à ceux qui, semblables au Duc de Médina, ne sont peres que d'un de leurs enfans, qu'en dirois-je? O Ciel!...

ne pas les écarter , même de ma pensée. Vous verrez que l'auteur des jours de la Marquise aura transmis son caractère impitoyable à cette Florizène qui ne devroit être fille de Madame de Céléria , ni destinée à Ximénès. Décidément , elle me déplaît ; & vous voulez en vain le contraire. Faut-il vous reprocher votre éloignement pour Félici ? Seroit-il injuste ? Les inspirations d'une ame aussi honnête que la vôtre , peuvent-elles la tromper ? Ah ! plutôt votre songe même ne seroit-il point un avertissement ? Lui & Florizène armés contre vous ! ô mon amie , vous ne m'avez jamais connue foible ni crédule : mais soyez en garde contre eux.

Eh ! mon Dieu ! Madame de Norsey n'entend plus raison ; elle vient de finir sa lettre ; elle veut qu'elle parte avec la mienne : c'est à vous qu'elle écrivoit. J'aurois encore mille choses à vous dire ; mais elle m'entraîne : on joue une Piece nouvelle , il lui plaît d'y aller. Quoi ! vous quitter déjà , & ne point savoir quand ce cruel procès ,

qui me retient, finira ! On dit que presque toute ma fortune en dépend ; mais c'est votre absence qui me le rend si pénible. Adieu, adieu, ma plus chère amie !



L E T T R E XX.

DE MADAME DE NORSEY

A LA MÊME.

CHARMANTE MISS, votre bonheur est le nôtre ; & , quoiqu'il m'enchanté, il ne m'a point surpris : mon cœur le pressentoit. Clarence, au contraire, n'espère point ce qu'elle souhaite, & s'afflige de tout ce qu'elle craint : elle n'a que ce défaut ; mais je le trouve essentiel, puisqu'il trouble sa félicité. Par exemple, au premier mot de votre lettre, moi, je savois tout ; & elle doutoit encore !... A présent, ne voilà-t-il pas qu'elle me prie de ne lui rien dire, pour qu'elle soit toute entière au plaisir de causer avec vous ? Si elle croit nous aimer autant l'une que l'autre, assurément elle se

trompe ; & , si je n'étois pas juste , si je n'étois que sensible , elle me paroîtroit fort coupable. Je ne m'en prends qu'à vous , qu'à cet attrait que vous possédez , auquel on ne résiste point ; & il faut bien , malgré que j'en aie , y céder avec l'univers.

Vous nous faurez gré , s'il vous plaît , de la peine que nous nous donnons pour garder votre secret ; c'est-à-dire , pour cacher notre satisfaction. Clarence , en vraie héroïne de l'amitié , n'ose sourire , que quand nous sommes seules. Cependant on la trouve si belle , depuis quelques jours , qu'on lui demande si vous êtes plus heureuse ? Elle jure que non : moi , d'un air chagrin , je me joins à elle ; & , comme cet air-là ne me va point du tout , on me croit davantage.

Je ne reviendrai point sur des offres dont le refus ne pouvoit être adouci que par vos regrets obligeans. Mes vœux ne me donnent point de droits à l'importunité : mais , aimable Stéphanie , s'il arrivoit qu'un jour les lieux où vous êtes vous devinsent

moins agréables, daignez, en choisissant ceux que j'habite, & l'asyle de l'amitié, payer la mienne du retour qu'elle mérite. Je n'ai pas encore eu la force d'annoncer à Clarence mon prochain départ. Une mere que j'aime desire mon retour; mon cœur se doit à son empressement, & il le partage: mais il m'en coûte pour m'éloigner d'une amie. D'ailleurs, je dirai adieu, le plus gaiement du monde, à vos fameux Anglois. Je n'aime point des Penseurs prétendus, qui comptent leurs femmes pour rien, qui les consultent peu, qui les écoutent à peine, & les négligent toujours. S'ils y reviennent, c'est par désœuvrement, & pour remplir les vuides de leur rage de politiquer, qui m'est insupportable. Elles ont beau être jolies, on leur préfere les papiers publics, & les sublimes entretiens des Cafés. Londres, à la longue, ne me conviendrait point du tout. Franchement, ôtez-lui la gloire d'avoir fait naître vous & Clarence, l'orgueil de votre Patrie n'a pas trop de sens commun. Pourquoi cette admira-

tion exclusive dont elle est possédée ? Des vices & des vertus, c'est l'histoire de tous les pays, & celle de l'Angleterre, comme du reste du monde. Pourquoi tant d'ostentation, si peu d'aménité, & la petite manie de se croire supérieurs ? Dans les trois Royaumes, le Peuple s'affomme, les Grands s'enivrent, les femmes s'ennuient : tout cela est fort sot & fort ridicule. Aussi, je ne passe point à nos François, leur anglomanie éternelle, leur incroyable émulation de chevaux qui courent, de jacquets qui trichent, de drames qui attristent ; & que fais-je ? mille singeries étrangères dont ils s'avisent sans cesse, au lieu de perfectionner ce qu'ils avoient reçu de la nature. Je suis presque aussi mécontente d'eux que de vos compatriotes. Les derniers s'estiment trop ; les autres, pas assez. Autrefois les François (& c'étoit dans le tems qu'ils connoissoient l'amour & la constance) avoient plus de caractère, plus d'agrémens, & cette empreinte originale que chaque jour ils s'efforcent de perdre : alors ils se prioient

trop, pour être des copies. Les autres Nations les prenoient pour modele; leur galanterie donnoit le ton; la beauté leur donnoit des loix. Ils n'étoient vaincus que par elle; & peut-être, s'ils s'étoient maintenus dans ce degré d'élévation, mon cœur ne seroit pas si sûr de garder son indifférence. Tels qu'ils sont, ils ne peuvent être inquiétans pour mon repos; & je croirois le vôtre très en sûreté au milieu d'eux. Mais, tenez, belle Stéphanie! la fierté espagnole, soumise par l'amour, par vos attraits & vos vertus, ne seroit-elle point infiniment redoutable? Mon Dieu! je l'avoue: un sérieux tendre, une galanterie mystérieuse, une passion qui ne se décele qu'aux yeux qui l'ont fait naître, qui s'exprime par des chants magiques, des concerts nocturnes, des soins enchanteurs, tout cela seroit très-propre à me tourner la tête. Oui, encore une fois, vous êtes *sous le charme*, défiez-vous-en. Si peu d'hommes sont dignes de vous intéresser! Je n'irai point vous voir en Espagne; je tiens trop à cette in-

sensibilité qui me rend heureuse, & que l'hymen n'a fait que fortifier. Veuve depuis deux ans, liée pendant trois à un époux jeune, aimable, mais qui ne favoit pas aimer, qui ne devoit pas l'être, si ses inconstances continuelles me révoltoient, jamais du moins elles n'atteignirent mon cœur; & le regret de sa perte est l'unique sentiment que je lui aie accordé. Cependant sa conduite avec moi m'éclaira sur les dangers d'un engagement. La seule Clarence, jusqu'à ce jour, a été instruite de ses torts; & sans hésiter, je vous en fais l'aveu, pour que ces hommes, si sujets à l'infidélité & aux trahisons, n'en imposent point, par des dehors séduisans, à votre ame peu faite pour soupçonner l'imposture. Je ne répondrois que de l'honnêteté d'un seul; & il est mon frere; mais, malheureusement, ce frere, mon meilleur ami, ce Chevalier de Rosenne, qui brûle du desir de connoître Clarence, est sans fortune; & je l'ai empêché de me suivre près d'elle. Pour cet article, & peut-être pour quelque'autre en-

core, elle ne verra point ma lettre. Je suis bien plus sensée qu'elle ne l'imagine ; mais, de sa vie, elle n'a été aussi loin d'en convenir, que dans cet instant. Je l'oblige (si n'y a point de résistance, de sa part, qui tienne) à venir entendre, avec moi, une Tragédie dont on n'a point d'opinion. Il n'y a que l'amant qui se tue au dénouement ; & l'on craint que la Princesse ne se console. Les ennemis de cet ouvrage, pleins d'un noble enthousiasme, comptent, si la Piece ne tombe pas à leur fantaisie, insulter ceux qui n'en penseront point de mal, jeter des oranges à la tête des Acteurs, & signaler ainsi leur amour des Lettres & de l'humanité. Si elle me touche, comment ne pas applaudir ! Dieu fait ce qui m'en arrivera ! Adieu, belle Stéphanie.





LETTRE XXI.

DE DON FERNAND XIMÉNÈS,

A DON LOPE.

QUOI ! vous pouvez différer de me répondre ? Ah ! Don Lope, ne fût-ce que par égard pour mes inquiétudes, dites-moi que votre santé se fortifie ; que votre amitié ne s'affoiblira point ; que vous partagez ce que je souffre ; que vous approuvez ce que je sens ; que du moins ma confiance, & jusqu'à mes reproches, vous ont intéressé. J'ignore si je les ai mêlés de quelque amertume, jusqu'où j'ai porté la franchise, à quel point enfin m'a pu entraîner l'excès d'une passion contre laquelle mes efforts, vos avis, le Ciel & toutes les puissances de la terre se réuniroient en vain. Je ne me rappelle de la lettre que je vous ai écrite, que le trouble qui l'a dictée, que le ferment d'aimer, d'idolâtrer toujours Stépha-

nie. Ai-je d'autre idée distincte que la sienne ? Mais eussé-je avec vous des torts, dans une ame telle que la vôtre, l'amitié est généreuse, elle est indulgente. Eh ! qui pourroit en vouloir à un infortuné, se connoissant à peine, ne s'appartenant plus, n'espérant point, ne voulant point guérir de ses tourmens ; que l'amour, le devoir, ses vœux secrets, ses promesses inconsidérées tyrannisent à la fois ; qui n'envisage que le malheur pour prix des sacrifices qu'il s'impose, & qu'un ami même ne peut plus qu'affliger, soit qu'il condamne ses sentimens, ou qu'il ressente ses peines ? O Don Lope, chaque jour elles deviennent plus cruelles ! C'étoit peu de n'être point aimé, de ne devoir point aspirer à l'être : le dernier des supplices, le plus affreux de tous, celui de la jalousie, manquoit à mes maux, je l'éprouve. Je paierois de ma vie le bonheur de me croire injuste ; & la pensée que je puis l'être me désespère. Hélas ! mes craintes ne sont que trop fondées : bientôt vous n'en douterez point. J'étois, il y a

quelques heures, avec Madame de Céléria & sa fille : Eléonore, intime amie de Florizène, parloit, selon sa coutume, sans discontinuer, & sans que je l'écoutasse. Le nom de Stéphanie, en pénétrant mon cœur, ramene mon attention. Eléonore, dont je ne me pardonne point d'avoir pensé autrefois trop avantageusement, l'odieuse Eléonore loue sa figure, son esprit, son maintien & tous les charmes qu'elle possède, avec des restrictions ridicules. Madame de Céléria, toujours vraie, toujours adorable, sur-tout, (eh bien ! oui, j'en conviens) sur-tout depuis qu'elle connoît, & qu'elle aime l'être le plus charmant, le plus parfait qui soit sorti des mains de la Nature; Madame de Céléria, dis-je, confond Eléonore en peignant Stéphanie. Florizène se joint à sa mere; le vieux Céléria lui-même en parle avec cet enthousiasme qu'elle inspire à tous ceux qui la voient : Eléonore, seule de son avis, finit par dire qu'en effet, à beaucoup d'égards, elle trouve Stéphanie *bien*, & même *très-bien*. Un tel éloge,

tant d'injustice , de prévention ou d'animosité m'indignerent & me révoltent encore. Figurez-vous , s'il est possible, la Beauté surpassant même les efforts de l'imagination , tout ce qui fait naître le délire , & tout ce qui lui en impose , la simplicité d'une Bergere, la taille d'une Nymphé, l'air d'une Divinité, les graces unies à la décence, à la noblesse, à ce charme touchant qui triomphe des mortels les plus insensibles, mille autres traits que j'envie à tous les yeux, que je n'ose vous peindre, que je ne pourrois détailler à vous-même sans en devenir jaloux : elle seule enfin ignore ses avantages. A dix-sept ans, elle fait cultiver son esprit, sans chercher à le montrer. Sa conversation enchante, sa modestie & sa douceur attirent; sans se croire indulgente pour les autres, personne ne l'est autant, & il n'y a point de talens aimables qu'elle ne joigne à une figure & à une ame céleste. Jugez si je dus être furieux contre la détestable Eléonore ! Florizène, quoiqu'en la désapprouvant, cherchoit en vain à l'excu-

ser. Au fond de mon cœur (& bien injustement sans doute) je l'accusois elle-même : je lui faisois un crime de ce que venoit de dire son amie. Mais combien la cruelle est vengée ! non : quelque mépris que j'aie pour sa façon de penser & de voir, quelque envieuse qu'elle puisse être, quelque aversion qu'elle m'inspire, elle n'auroit pas eu la barbarie d'enfoncer le poignard dans mon cœur, si elle y avoit lu le fatal secret qui n'est connu que de vous seul. Toutefois, en rougissant du dépit de se voir contrariée, elle m'affura que mes sentimens pour Florizène rendoient mon zèle admirable en proportion de son désintéressement ; qu'elle voudroit seulement que l'objet m'en fût connu davantage, pour m'admirer encore plus ; qu'elle voudroit surtout que l'opinion du public justifiât la mienne, & qu'il ne prêtât point à Stéphanie un peu trop de sensibilité pour sa gloire & l'honneur de ses apologistes. Un regard sévère de Madame de Céléria l'empêcha de poursuivre. Je ne fais ce que j'allois ré-

pondre, j'étois hors de moi. Stéphanie arriva dans cet instant : à son aspect, je ne songeai plus à Eléonore, à ses insinuations perfides, à ses imputations coupables ; mon cœur les rejettoit, je voyois Stéphanie, & ne voyois plus qu'elle. Le vieux Céléria lui fait des questions sur l'Angleterre, sur les personnes qu'il y connoît, sur les sociétés où elle y vivoit. Mon pere, reprend-elle, une aieule que j'adorois, que je pleure, & une amie digne de tout mon attachement, sont presque les seuls êtres que j'y aie distingués : j'évitois les autres. Cette amie ne s'appelloit-elle point Clarence, demande Florizène? — Et qu'est-ce, s'il vous plaît, que cette Clarence? Une des plus belles & des plus intéressantes personnes du monde, répond Stéphanie. La Marquise s'étonne de la curiosité de sa fille, & la trouve très-indiscrette. Le nom de Clarence rappelle au Marquis un Milord Clarence qu'il a vu autrefois. Comme il a le bon esprit d'aimer des Anglois, il fait l'éloge de ceux avec

qui il a été lié ; il nomme enfin Milord Rosémont , l'un des plus grands Seigneurs de l'Angleterre , & des plus aimables , jadis le plus riche , mais , par son inconduite , malheureux & ruiné. Stéphanie se trouble , & même , il me sembla que Madame de Céléria n'étoit pas tranquille. Le Marquis continue de désapprouver Rosémont , Stéphanie alors prend la parole , avec une vivacité , une action , une sorte d'attendrissement que mon cœur ne fut que trop bien interpréter. Hélas ! sans cette Eléonore , je n'aurois peut-être attribué qu'à la générosité seule , son empressement à justifier Rosémont. A l'entendre , les qualités que l'on aime , & toutes celles que l'on doit estimer , ce Milord les réunit : s'il eut des torts , il est digne de les réparer Vous connoissez donc infiniment Milord Rosémont , interrompt Eléonore. Stéphanie , embarrassée , tâche de se remettre : attentif à tous ses mouvemens , j'apperçois son embarras , & il redouble , lorsqu'elle ne peut plus douter que je n'en sois surpris ,

Eléonore étoit triomphante. Un sourire échappe alors à Madame de Céléria, & je ne fais quel air d'intelligence entre elle & Stéphanie, achevent de me confirmer mon malheur. La Marquise possède sa confiance, & peut-être approuve-t-elle ses sentimens. Rosemont enfin est aimé; tout le prouve: jusqu'à ses égaremens le rendent plus cher. C'en est donc fait, mon sort est à jamais décidé! Quoi! l'amant qui l'adore, qui ne vit que pour elle, le seul peut-être digne de la toucher, ne lui inspirera jamais que de l'indifférence! un autre lui plaît!.... Elle seroit à lui!... Un autre... O mon ami, épargnez-moi les reproches: je le fais trop; je les mérite tous. Ai-je sur son cœur quelques droits? ceux que mon amour me donne, elle doit les ignorer, en fut-elle instruite, y fut-elle insensible; je n'aurois pas même celui de me plaindre. Il faut perdre le souvenir de tant de charmes: je vais presser le jour qui doit m'unir à Florziène. Ce jour horrible, eh bien! il est devenu l'objet de mes vœux:

peut-être trouverai-je jusques dans les maux de l'himen, un appui contre l'amour; en un mot, je suis déterminé: le devoir est mon seul refuge.... Malheureux! que dis-je? en est-il où l'on échappe à son cœur? Que je le haïrois, ce Rosemont, s'il n'étoit pas infortuné: eh! que fai-je? peut-être seroit-il indifférent à Stéphanie même, sans la compassion, cette vertu si naturelle à son ame, & si bien faite pour elle.... Hélas! en vain je voudrois m'abuser; mon désespoir ne me laisse point d'incertitude. Soiez satisfait. Dans peu les nœuds de l'himen uniront à Florizène le sort déplorable de votre malheureux ami.





LETTRE XXII.

DE FLORIZÈNE

A ÉLÉONORE.

VOUS n'imaginerez pas (je m'en flatte au moins) que votre découragement puisse me gagner ; mais il a droit de me surprendre. Comment est-il possible qu'un léger contre-tems suffise pour vous abattre ; que les obstacles vous intimident ou vous arrêtent ; qu'enfin vous soyez dans une telle dépendance des moindres événemens ? Eh ! quand il seroit vrai, comme vous le pensez, que notre conversation eût été entendue de Félici, soit qu'il sache ou qu'il ignore nos projets ; en supposant même qu'il cherche à les renverser , où voyez-vous la possibilité qu'il y réussisse ? Rien d'ailleurs ne me semble plus facile que de l'attirer dans notre parti, de lier ses intérêts aux nôtres, & de lui faire croire qu'il n'agit que pour les

fiens. A quoi lui servira sa longue expérience & sa profonde étude dans l'art de feindre, si la nature nous en a plus appris ? Je ne vous demande plus s'il aime. Il m'étoit essentiel de le pénétrer : j'en ai la certitude : c'est, en lui apprenant tout ce qui se passe dans son cœur, que je le forcerai de se réunir à nous. Je puis échouer, mais, seule dans l'univers, mais abandonnée de vous-même, je ne renoncerai pas, pour cela, au soin de ma vengeance. Mon ame ne connoît point la crainte : si vous lui êtes soumise plus qu'à l'amitié, où sont donc les rapports entre vous & moi ? Rapports que j'avois cru voir, qui fondoient notre liaison, ma confiance, la différence que je faisois de vous au reste de mon sexe, qui ne sait se rendre supérieur aux loix, aux préjugés ni aux revers, qui gémit de ses entraves & les porte, de ce sexe pusillanime, toujours opprimé, toujours par sa faute, & qu'à ce titre, je ne plains ni n'estime. Je me rappelle, ainsi que vous, d'avoir entendu quelque bruit du bosquet où nous étions hier :

hier : les informations que vous avez prises, vous persuadent que ce ne pouvoit être que Félici ; & , selon vous , tout est perdu. Que diriez-vous donc , si je m'en applaudissois ? D'abord il n'a pas été question de lui ; & tant mieux pour le besoin que nous avons qu'il nous serve. Peut - être ne se croiroit-il point un rival tel que Ximenès ? Il lui importe d'éloigner Stéphanie de la maison où nécessairement elle le voit sans cesse ; & je ne doute point qu'il ne me seconde. J'aimerois mieux , j'en conviens , qu'il ne sût point ce que nous méditons contre Sidley. Adorateur de la fille , il seroit l'appui du pere ; mais nous en ferons quittes pour lui promettre ce qu'il voudra ; & bientôt , si elle rejette ses vœux (je le connois) il en deviendra le persécuteur. Je le presserai de se déclarer pour qu'il soit plutôt leur ennemi ; enfin , s'il ne m'appuyoit pas selon mon attente , malgré sa toute-puissance , je ferai parvenir , sans qu'il puisse m'en empêcher , tous les avis les plus propres à l'exécution de mes projets.

Je n'entends rien à vos alarmes : le succès de nos premières tentatives a surpassé mon espoir. Déjà Fernand est jaloux : en insinuant que Stéphanie avoit beaucoup trop de sensibilité, nous lui avons fait entrevoir que ce certain Milord Rosemont qui ne place pas mieux son cœur qu'il n'a régi sa fortune, intéresse vivement l'Angloise. Déjà il évite de la voir, & presse mes parens pour fixer le jour qui doit nous unir ; déjà Madame de Céléria, à qui mon pere, d'après ce que vous lui avez dit, aura reproché, sans doute, de négliger sa fille, a eu, avec moi, un épanchement d'ame qui m'a touché moins qu'elle. L'éloge de Stéphanie, confondu avec le mien, m'a dispensé de la reconnoissance ; & je suis plus que quitte envers la Marquise, puisque j'ai répondu à ses caresses. Cependant on me croit enchantée de Stéphanie, & nous n'avons rien concerté qui n'ait eu son effet. Rassurez-vous donc, ma chere Eléonore. Ne vous faites point une peine de l'éloignement que vous marque Ximénès, depuis que vous

lui avez peint, sans la flatter, l'idole qu'il encense. Avant de la connoître, il vous trouvoit fort jolie, très-aimable; il étoit juste, & il le redeviendra, quand nous serons parvenues à le défabufer. Je parlerai à Félicy dès que je trouverai un moment favorable, & je l'attendrai peu; je saurai le faire naître. Sur-tout je vous exhorte à vous défaire d'une foule de petites appréhensions qui livreroient vos jours à des incertitudes & des inconséquences continuelles. Je fais haïr, autant que je fais vous aimer: ayez, s'il vous plaît, la même stabilité, le même courage, & les mêmes sentimens. Adieu.



*LETTRE XXIII.**DE STÉPHANIE**A CLARENCE.*

OUI, oui, ma chere Clarence, vous lirez toujours dans mon ame. Votre amitié, mes sentimens, tout vous répond de ma confiance, & m'est garant de votre discrétion : mais, combien cette même amitié vous abuse ? Si j'ai des droits aux prédilections du sort, ce sont vos vœux qui me les donnent ; & pour moi, je me trouve loin de borner les miens, quand je ne desire que le bonheur de ceux que j'aime : il suffit à mon cœur. Eh ! pourquoi me parlez-vous d'hymen & d'amour ? Dans ma position actuelle, l'un & l'autre me sont étrangers. Moi, heureuse par eux ! moi ! ah ! Clarence ! vous oubliez donc à quel point vous me vîtes redouter un époux ! tous faisoient naître mon effroi, avant

même d'avoir à objecter (pour n'en accepter aucun) la privation de cette opulence & de ce faste que je ne veux devoir à personne. La médiocrité de ma fortune n'a point changé mon cœur ; chaque jour il s'affermit dans la résolution de se garder à vous , à un pere , à tous les sentimens auxquels il se doit. S'ils font couler mes larmes , ce sera , du moins , sans remords , sans honte , sans ces combats douloureux , dont la Marquise , j'en suis certaine , auroit fait passer le trouble dans votre ame , si elle vous avoit peint , comme à moi , ce qu'elle a ressenti. O ma chere Clarence ! votre sécurité m'étonne ; & les inquiétudes de Madame de Norsey me surprennent. Vous me croyez inaccessible à toute impression qui pourroit faire mon malheur. Je le crois aussi ; je le souhaite , je m'en flatte : mais en répondre , me paroîtroit aussi déraisonnable qu'il l'est peut-être à votre charmante amie , de me trouver en danger , par la seule raison que j'habite l'Espagne. Rien de ce qu'elle imagine n'est à craindre

pour mon repos. S'il existe en ces lieux des êtres redoutables; si l'on y rend des soins tendres, empressés, touchans, ce n'est pas à moi qu'ils s'adressent. Deux amans, dignes, sans doute, l'un de l'autre, & prêts d'être unis, voilà ce qui frappe mes yeux, ce que je vois à toutes les heures, à tous les instans du jour. J'ignore pourquoi je ne serois pas tranquille: en un mot, quoique Fernand paroisse aimer Mademoiselle de Céléria, plus encore qu'il ne faisoit, je puis être aussi calme au milieu de leurs amours, que je le serois, sans doute, parmi les légers concitoyens de Madame de Norsey. Ses alarmes si précieuses pour moi, par leur motif, ne sont donc nullement fondées. Je vous prie de l'en assurer; mais plutôt, ne lui dites rien. Je vais lui répondre (*), la remercier, la contrarier peut-être; & elle n'en aura que plus de charmes. Vous ne sauriez croire à quel

(*) Cette Lettre ne s'est point trouvée parmi celles contenues dans ce Recueil.

point Florizène est curieuse de savoir qui vous êtes ? Une de ses parentes qui ne fait grâce à qui que ce soit, des détails de la passion de Fernand pour Mademoiselle de Céléria, ni de l'éloge de Félici dont elle est nièce, cette jeune personne qu'on appelle Eléonore, m'a fait, sur votre compte, des questions incroyables. Milord Rosemont, qu'assurément elle est loin de croire l'auteur de ma naissance, l'occupe aussi beaucoup : elle est souvent tentée de le désapprouver. Vous jugez si mon cœur s'y oppose, & si Madame de Céléria se joint à moi ! Toutefois, & vous en serez surprise, Fernand, son libérateur, (qui croit n'être que celui de Sidley) Fernand, le plus généreux des hommes, eh ! bien, je m'apperçois avec peine qu'il souffre & qu'il se contraint, lorsque Madame de Céléria & moi, nous nous réunissons pour le justifier. Concevez-vous cette excessive austérité de mœurs ? Est-elle donc faite pour un aussi beau caractère que le sien ? Ceux dont les torts sont rachetés par des vertus, ont des droits

à l'estime, à l'intérêt. Je lui dirois même que l'indulgence est le devoir, & , plus encore, l'attrait d'une ame noble, si, depuis quelque tems, il n'évitoit les occasions de me parler. Ainsi, je me borne à louer, en sa présence, la sensibilité que marque Félici, lorsqu'il est question des malheurs du pere le plus aimé; & , à mes yeux, le plus digne de l'être. O mon amie, comment se peut-il que Félici soit plus porté à plaindre quelques erreurs vivement senties & cruellement expiées, que Fernand? Et d'où vient suis-je si prévenue contre l'un, qu'il me soit pénible d'être dans le cas de faire à l'autre un pareil reproche? Adieu, adieu, ma chere Clarence. Votre procès m'inquiète, votre absence & celle de mon pere me sont insupportables. Incertaine de son sort, je sens que mon bonheur n'est point tel que je me plaisois à le croire. La joie si pure & si vraie, de ce qu'il m'étoit rendu, me faisoit illusion sur tout le reste. Mes craintes renaissent, ma sécurité s'évanouit, & je m'étonne d'avoir pu me trouver si heureuse!





LETTRE XXIV.

DE LA MÊME A LA MÊME.

O CLARENCE ! quelle étoit mon erreur ! connoissez mes regrets & mon injustice. Je ne puis vous défabuser trop tôt. Vous avez dû croire Fernand peu sensible aux peines, au repentir, aux vertus de Milord Rosemont, le désapprouvant jusqu'à la rigueur, ne pouvant souffrir qu'on l'excusât, très-loin sur-tout de chercher à le servir. C'est ainsi que je vous ai peint celui qui mérite mon estime, ma reconnoissance ; & sachez tout ce qui aggrave mes torts. Sachez que l'Espagne entière l'admire ; que l'on n'entend que son éloge ; que l'on ne voit, en lui, rien qui ne justifie l'enthousiasme ; & moi, moi seule, j'ai pu le juger si mal ! devois-je donc interpréter, contre lui, son silence ? Ah ! Dieu ! & ce fut le

prix de ses bienfaits ! Rendre un pere à Stéphanie, les sauver avant de les connoître, se déclarer leur protecteur, s'oublier lui-même, s'exposer pour eux, conserver leurs jours ; & , ce qui est bien plus encore, ressentir leurs tourmens, telle a été sa conduite : & toutefois, après tant de marques de générosité, d'intérêt, de grandeur d'ame, après tant d'obligations, quelle en a été la récompense ? Un soupçon outrageant. Et je l'ai fait passer dans votre ame ! & la mienne, une seule fois, coupable d'ingratitude, l'a été envers lui ! tout m'accuse, oui, tout. Déjà vous en êtes sûre ; & , s'il vous en falloit de nouvelles preuves, je vais vous les donner. Dona Almanza, de qui je les tiens, étoit avec moi, il n'y a que très-peu d'instans. Je lui faisois part, comme à vous, du sérieux inconcevable de Fernand, chaque fois qu'Eléonore prononçoit le nom de mon pere, c'est-à-dire, celui sous lequel on le croit étranger à Stéphanie, celui, en un mot, de Rosemont. Je disois à

Dona Almanza , ce que je vous ai mandé ;
& voici ce que j'en ai appris (*).

Un Négociant Espagnol , correspondant de presque toute l'Angleterre , & ami intime de Don Almanza , l'avoit beaucoup questionné sur les lieux qu'habitoit Rosemont. Il ignoroit qu'il étoit le même que Sidley , ainsi que tous ceux qui l'avoient vu en Espagne. Il ne soupçonnoit pas même ce secret : mais , sachant que son ami connoissoit parfaitement l'Angleterre , il pensoit que lui seul pouvoit l'informer de ce qu'il desiroit savoir. Don Almanza ne répondit à ses demandes , qu'en l'assurant que Milord Rosemont avoit disparu , & que toutes les lettres , qui arrivoient de Londres , lui en confirmoient la nouvelle : mais , comme Almanza l'interrogeoit vivement

(*) Dona Almanza étoit avec Stéphanie & Madame de Céléria , lorsqu'elles apprirent que Sidley existoit. C'est une faute de l'Imprimeur , d'avoir alors supprimé le nom de Dona Almanza.

sur les motifs qui le rendoient si curieux d'instructions, au sujet de Milord. C'est, lui répondit-il, que je suis chargé de lui faire une restitution considérable, de la part d'un anonyme. Enfin, leur conversation tomba sur Don Fernand Ximénès ; & le Négociant, alors, en fit l'éloge avec une chaleur & un attendrissement qui l'amenerent, malgré les défenses qu'il en avoit reçues, à confier à son ami, que la prétendue restitution déposée entre ses mains, & destinée à Milord Rosemont, lui avoit été remise par Ximénès ; qu'il avoit même évité de se découvrir à lui, se contentant de lui recommander de n'épargner nuls soins, nulles démarches, aucunes tentatives, pour qu'un bien qui appartenoit à Milord Rosemont, lui parvînt, sans que jamais il sût par quelle voie. Jugez des transports d'Almanza, qui, sous cette feinte restitution, démêla bientôt la délicatesse du bienfait ! Concevez ce que je devins, en l'apprenant : ah ! mon amie ! que Madame de Norsey ne dise plus, & sur-tout, qu'elle ne pense jamais qu'il n'existe

qu'un seul homme digne d'être excepté de son sexe, & distingué par le nôtre ! Fernand a tant de vertus, que ses titres, son esprit, & les agrémens de sa figure disparaissent devant elles. Comment donc se peut-il que Mademoiselle de Céléria ne s'entretienne jamais que de son crédit, des richesses qu'il possède, des honneurs auxquels il est fait pour parvenir, & de l'éclat emprunté qui l'environne; tandis que, fût-il sans fortune, sans naissance, n'eût-il à lui offrir d'autre bien que son cœur, d'autre considération que celle qui tient à sa personne, unie à lui, elle auroit tout. O ma chère Clarence ! ainsi que vous & Madame de Norsey, deviendrois-je injuste envers Florizène ? Elle est adorée de Fernand : quel éloge peut égaler celui-là ? Vous voulez cependant que je sois en garde contre'elle & Félici ! je n'y suis que trop portée. Ne confirmez pas, en moi, un sentiment que je combats sans cesse. Il faut bien vous le dire : les assiduités de Félici, chez Madame de Céléria, me sont presque

aussi désagréables, que si j'en étois l'objet : j'espère que je n'y ai nulle part. Ce n'est, sans doute, qu'un effet de mon malheur, s'il s'attache à me suivre ; mais, combien il m'en coûte, pour supporter sa présence ; & sur-tout, depuis que j'ai fait à Fernand, si supérieur à lui, l'injure de le croire moins généreux. Je ne puis me pardonner ce que m'inspire Florizène : ce n'est jamais qu'avec le secours de la réflexion, que je pense du bien d'elle. Quoi ! malgré ma tendresse pour Madame de Céléria, j'ai peine à aimer sa fille ! Hélas ! mes chagrins auroient-ils changé mon caractère ? La Marquise me fait prier de passer dans son appartement : bientôt je reviendrai à vous.

C'étoit, pour me faire part, que le mariage de Florizène est fixé ; qu'avant trois jours, elle fera, pour jamais, la compagne, la maîtresse Hélas ! & que ne puis-je dire, le bonheur de Fernand ? C'étoit pour m'entretenir de sa joie, que Madame de

Céléria me demandoit. Sa fille, triomphante, enchantée, étoit près d'elle. L'approche de l'heure redoutable, où elle va contracter un engagement, que la mort seule pourra rompre, sembloit ne mêler aucune crainte à sa félicité, quoi ! pas même l'effroi de survivre à celui qui lui est cher, ou à la perte de son cœur ! Pour moi, je l'avoue, tout ce qui intéresse la Marquise, a des droits sur le mien ; sa satisfaction me touche. Mais, la seule idée d'un lien, qu'on ne peut briser jamais, dût-il vous accabler de douleurs, cette idée affreuse me causoit un saisissement, qui m'étonnoit moi-même. Puisse, ô Ciel ! puisse Fernand être toujours heureux ! Eh ! peut-on en être plus digne ? Je ne puis vous dire le trouble & la tristesse où m'a laissée l'air sombre, & presque le désespoir, avec lequel il a reçu le compliment que je viens de lui faire. Il étoit près d'entrer chez Madame de Céléria, lorsque j'en suis sortie : en me voyant, il a hésité, frémi ; j'ai frémi moi-même, j'ai craint qu'il ne lui fût arrivé quelque

malheur. Enfin, il m'a présenté une main tremblante; je n'osois l'accepter, ni la refuser. Croyez, lui ai-je dit, que la nouvelle que j'apprends, dès qu'elle comble les vœux de mon libérateur, satisfait les miens, & que je souhaite ardemment qu'il soit le plus heureux des hommes. Moi, s'écrie-t-il! moi!... Ah! Miss, Miss, dans l'univers entier, il n'existe qu'un seul mortel, aussi fortuné, que je suis misérable. Vous, Ferdinand, ai-je interrompu avec le plus vif effroi! Ah! Dieu! quelle peine peut donc être la vôtre? Vous aimez, & sûrement vous l'êtes. Je le suis, m'a-t-il répondu, avec une sorte d'égarement; je le suis!... Eléonore alors a paru: il s'est éloigné; & moi, avant de pouvoir reprendre ma lettre, je suis restée quelques momens immobile, ne pouvant ni concevoir ce que je venois d'entendre, ni me remettre de l'agitation qui en devoit être la suite. Il se pourroit que Florizène ne l'aimât point!... Que son affliction m'est douloureuse! Quel est donc ce mortel, dont il envie le sort? Ah!

Fernand , Fernand ! qui pourra prétendre au bonheur , si vous êtes infortuné ? Non : il n'est pas possible que vos sentimens soient payés d'ingratitude : c'est l'excès de votre amour qui vous abuse ; & Florizène , moins sensible que vous peut-être , le deviendra autant , puisqu'elle va vous appartenir. Adieu , mon amie ; je n'ai pas la force de m'entretenir plus long-tems , même avec vous.



LETTRE XXV.

DE DON FERNAND

A DON LOPE.

FRÉMISSEZ.... mon malheur est au comble ; vos conseils m'ont perdu. Je vais prononcer le serment le plus coupable , puisque mon cœur l'abhorre. Non , Ximénès , jadis votre ami , & qui en fut digne , n'est plus , hélas ! qu'un insensé , que ses promesses désespèrent , à qui tout est odieux , qui vous connoît à peine , qui ne

se connoît plus, détaché de la vie, de l'amour, de l'amitié, de la gloire, de vous, de Stéphanie même.... De Stéphanie ! ah ! malheureux ! que dis-je ? par-delà le trépas, seul bien que j'attends, mon amour subsistera ; elle en sera poursuivie. Je serai vengé de son indifférence pour moi, de ses sentimens pour un autre. Cet autre n'aura point mon idolâtrie ; elle ne sera point heureuse. Barbare Ximénès ! tu peux soutenir cette pensée ? Stéphanie ! être céleste ; j'ai dû vous adorer, & non, me flatter d'aucun espoir. Mais, puisque votre cœur ne peut être à moi, du moins, hélas ! du moins, ne soyez pas assez cruelle, pour me parler de bonheur. Je le sens ; sa générosité me tue. Depuis quelques mots qui me sont échappés, dans un moment où je n'étois plus à moi ; quoiqu'elle ait attribué à Florizène le trouble où elle m'a vu, mes malheurs, dont elle ignore l'excès & la cause, paroissent la toucher. Eh ! que ne m'accable-t-elle plutôt de sa haine ! Ce seroit abréger mes tourmens. Demain, demain,

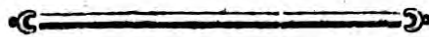
est le jour fatal; demain, je serai à Florizène. Stéphanie, elle seule, me livre aux horreurs d'un tel supplice! Jamais je n'eusse consenti à cet engagement, si son cœur n'eût été qu'insensible. Ai-je pu m'y résoudre, le solliciter, le vouloir! Qu'ai-je fait? . . . Adieu, Don Lope, je suis & je ferai le plus infortuné des hommes.

P. S. Je ne vous recommande point de cacher à l'Univers ce que je souffre, & même au vertueux Almanza qui part pour la Castille, & qui veut vous remettre ma lettre. Hélas! quand vous la recevrez. . . . Adieu, adieu.





SUPPLÉMENT AUX POÉSIES.

LA NATURE SAUVAGE
ET LA NATURE CULTIVÉE,

ODE. (*)

AVANT que l'homme sur la terre
 Eût porté des yeux créateurs,
 Son globe inculte & solitaire
 N'offroit que de vastes horreurs :
 Des forêts chauves & mourantes,
 Des rocs tombans, des eaux stagnantes,
 Des troncs brisés, des monts fumans...
 Dans l'effroi de ce deuil immense
 La mort seule erroit en silence
 Parmi les ravages du tems.

(*) Cette Ode m'a paru si belle, que je me hâte de l'offrir à mes Lecteurs. Depuis celle de M. Le Franc, sur la mort de Rousseau, il n'a rien paru, ce me semble, dans le genre lyrique, qu'on puisse comparer à cette production, où des idées fortes sont rendues par des images sublimes, & dans laquelle la grandeur du dessin est encore surpassée par la richesse de l'exécution : elle présente même des traits de cette sensibilité précieuse qui manquoit aux chants de notre Orphée. Enfin on y admire presque par-tout l'accord si rare de l'ame & du génie. Qu'il est doux d'avoir à louer de pareils ouvrages !

O toi qui , portant l'épouvante
 Dans tous les lieux où tu parois ,
 Ravis la pâture vivante
 Des cruels hôtes des forêts ;
 Quelle est cette enveloppe épaisse
 Qui te défigure & t'abaisse
 Au-dessous des ours dévorans ,
 Et , voilant ton grand caractère
 Fait du bienfaiteur de la terre
 Le plus affreux de ses tyrans ?

A ce bloc informe & rebelle ,
 Un prompt ressort donnant le jeu ,
 Y développe l'étincelle
 Qu'y lança le regard d'un dieu :
 L'homme en jaillit , ce Dieu l'agite ,
 Son cœur s'ouvre , son sein palpite ,
 Son front superbe est éclairci ;
 La bienveillance y peint ses charmes ,
 Sous l'humide voile des larmes
 Son œil farouche est adouci ,



AINSI l'ébauche diligente
Du mâle crayon du pouffin,
Sous une couleur indigente
Ne montre encor qu'un grand dessin :
Par degrés l'accord se dévoile,
Un souffle qui parcourt la toile
Y répand un feu créateur ;
La touche ardente qui s'enflamme
Aux traits muets imprime une ame,
L'ouvrage étonne son auteur.

CHÊNES antiques du Riphée !
Vous vîtes ce prodige heureux,
Quand le Thrace aux accens d'Orphée
Quitta vos dômes ténébreux.
A ta voix, divine éloquence,
Des mœurs, des arts, de l'abondance,
L'homme a vu les trésors ouverts ;
Ta chaleur lui rend tout possible,
Et, du moment qu'il est sensible,
Seul il émeut tout l'univers.

O Nature ! voici ton maître :
 Terre ! Elémens ! obéissez ;
 Germes nouveaux ! recevez l'être :
 Voiles épais ! disparaissez.
 Il dit ; & l'antique nature ,
 Dans sa profonde sépulture ,
 Tressaille à ce cri souverain ;
 Elle s'éleve triomphante ;
 Une flamme active & puissante
 A coulé dans son vaste sein.

LA forêt gémit & recule ,
 Le sep monte sur les côteaux ;
 L'herbe s'étend , l'onde circule ,
 Le marais fuit sous les roseaux :
 Le fier lion perd son empire ,
 Epouvanté , l'ours se retire
 Dans les rochers inhabités ;
 Et vers les cavernes profondes ,
 On voit les reptiles immondes
 S'enfuir à nœuds précipités.

TELS , parmi des cyprès funebres ,
Et d'une froide horreur émus ,
Les voyageurs , dans les ténèbres ,
Traversoient les forêts d'Hémus ;
Tels , sortant de ces noirs dédales ,
Ils s'élançoient , tremblans & pales ,
Saluant les tours de Tempé ;
Ainsi j'embrasse le rivage
Où m'a précipité l'orage
Dont le péril est dissipé.

O terre nouvelle & chérie !
Jeune verdure ! utile émail !
Nouvel éden que l'industrie
A reconquis par le travail !
Salut ! salut , vive lumière ,
Toits de fleurs , paisible chaumière ,
Source pure , fleuve argenté ,
Bocage où la fraîcheur repose ,
Où , parmi des berceaux de rose ,
Sourit la tendre volupté !

AUX

AUX foins si doux de la culture ,
Quel plus doux charme s'unissoit !
L'homme alors chantoit la nature ,
Lorsque sa main l'embellissoit :
Je le vois , dans la greffe heureuse
Epanchant la seve amoureuse ,
Enfler l'or des fruis éclatans ,
Marier mille fleurs entr'elles ,
Et de mille especes nouvelles ,
Couronner le front du printems.

AUTOUR de son toit solitaire ,
Les fiers taureaux multipliés ,
Devant ce maître de la terre ,
Baissent leurs fronts humiliés.
La faux dépouille la prairie ,
L'aire gémit , la meule crie ,
La roue enleve les moissons.
Si les autans lui font la guerre ,
L'homme allume au feu du tonnerre ,
Le feu qu'il oppose aux glaçons.

LA parole peinte ou tracée
Dans les dépôts du souvenir,
Immortalise la pensée
Et la transmet à l'avenir.
Le tems fuit ; mais une main sûre
L'atteint, l'enchaîne, le mesure,
Et règle ses pas inégaux.
L'œil armé des foyers du verre,
Voit un atome sur la terre,
Et dans les cieus des cieus nouveaux.

SOUS les profondeurs de la roche,
Le flot comprimé va rugir ;
Par un canal qui les rapproche,
Les deux mers s'entendent mugir.
Frappé d'un faisceau de lumière,
Le diamant vole en poussière,
L'or en vapeurs se convertit.
L'homme a parlé, la foudre expire,
Elle suit un fil qui l'attire
Dans l'abîme qui l'engloutit.

DÉSIR dévorant de connoître !
 L'homme est un dieu par tes transports :
 Des élémens il se rend maître ,
 Tout cede à ses bouillans efforts.
 Des vastes ailes du commerce ,
 Il bat l'Océan qu'il traverse ,
 Lit au ciel les chemins des eaux ;
 Et , pénétrant la terre obscure ,
 Dans l'atelier de la nature ,
 Surprend le secret des métaux.

SON génie a de ses barrières
 Brisé l'importune prison ;
 Il court , il vole , & ses lumieres
 Ont l'univers pour horizon.
 Brûlant du feu de la pensée ,
 Dans les cieus son ame élancée
 Va saisir les plus grands objets ;
 Il embrasse , en son vol immense ,
 Le passé par l'expérience ,
 Et l'avenir par ses projets.

Par M. le Baron DE TSCHOUDI.



A. M. DE SARTINE,

Sur le rétablissement de la Marine.

DEPUIS que le Trident, ce levier des deux
mondes,

Aux bouts de l'univers fit respecter les lis,

Qui ne connoît pas sur les ondes

Les immortels lauriers que nous avons cueillis ?

Sur le rivage de l'Afrique,

Le Croissant Barbaresque, ensanglanté deux fois,

Le Lion d'Iberie & le Lion Belgique

Rugissant sous nos coups & cédant à nos loix,

La chute des remparts de Gêne

Et du marbre de ses palais,

Sous le tonnerre des Français,

Devant les poupes de Duquêne,

Et Dugué-Trouin, & Jeanbart,

Embrafant des flotes rivales,

Le front même du Léopard

Sillonné vers Dublin par nos foudres navales ?

Devant la Hogue enfin, si de cruels retours

Fanèrent ces moissons de palmes triomphales,

Madrass & Minorque, en nos jours,

Par leur défense illustre, augmentant notre gloire,

Ont vû de leurs forts consternés,

Nos escadres & la victoire

Entrer dans leurs ports étonnés.

O fortune ! tu te signales
 En abaissant , par intervalles ,
 Les peuples même les plus fiers.
 En différens climats , que d'attaques fatales
 Flétrirent de nouveau nos couronnes rostrales !
 Que de cyprès attestoient nos revers !
 En vain le zele de nos villes
 Avoit prodigué les trésors
 Pour reconstruire sur nos bords
 D'autres citadelles mobiles.
 Ces vaisseaux , masses inutiles ,
 Sous la lime du temps périssoient dans nos ports :
 L'art des Forbins & des Tourvilles
 N'aiguillonnoit plus nos efforts.
 Dans nos chantiers la hache oisive
 N'osoit y façonner les pins ,
 Devant la puissance attentive
 De nos ambitieux voisins.
 Presque endormis sur nos destins ,
 Et , de la défiance , embrassant les fantômes ,
 Nous avions laissé voir à l'Insulaire ardent
 L'emblème de ses trois royaumes ,
 Dans les trois pointes du Trident.

Le moment est venu : tu saisis cet instant ,
 Sartine , & des esprits tu ranimes la Seve.

Un corps nouveau d'édifices flotans
 A ta voix , sur nos bords , magiquement s'acheve ;
 Pour nous , sur les deux mers , un plus beau jour
 se leve ;

Et nos vaisseaux indépendans ,
 Vogueront désormais sous d'autres Miltiades ,
 Et ne pourront plus , dans nos rades ,
 Être enchaînés que par les vents.

Où font ces vains esprits , dont l'indiscrete audace
 Prétendoit qu'à ce poste où l'on te voit monté ,
 La voile d'un vaisseau devoit t'avoir porté ?
 Le Sage est ce qu'il veut , & s'instruit par sa place.
 Tel fut le grand Colbert. A ce sublime emploi ,
 D'une autre sphere élevé comme toi ,
 Toujours égal à sa fortune ,
 Il soutint , d'un bras éprouvé ,
 Le fardeau qu'une main commune
 Auroit à peine soulevé.

Toi qui , du code maritime ,
 Viens d'effacer , par d'heureux changemens ,
 La rouille que le tems imprime
 Aux plus utiles monumens :
 C'est sur l'autel de la Patrie ,
 Qu'inhabile à la flatterie ,
 Je te présente un pur encens.
 Un autre , en un plus long ouvrage ,
 Errant de rivage en rivage ,
 Eût chanté , de nos ports , les honneurs renaissans ,
 Eût couronné de fleurs l'ancre de l'espérance ,
 Eût peint la liberté , le front ceint de lauriers ,
 Attachant de ses mains la corne d'abondance ,
 Aux pouppes des vaisseaux guerriers :

Moi , préfaçant les jours propices ,
 Qu'amenent de tes foins les prudentes prémices ,
 J'ai craint de retarder tes travaux vigilans ;
 Et j'ai mesuré mes accens ,
 Non sur le prix de tes services ,
 Mais sur celui de tes momens.

Puisse , de la paix florissante
 Les rameaux être conservés ,
 Sous la sauvegarde imposante ,
 De nos pavillons relevés !

Puisse , l'heureux Trident , où notre espoir se fonde ,
 Ne jamais faire ombre aux peuples inquiets ,
 Et devenir plutôt , sur les plaines de l'Onde ,
 Un contre-poids , qu'un sceptre en la main des
 François !

Par M. LE MIERRE.





V E R S

*Inscrits dans un jardin, sur une espee
de petit Mausolée.*



REPROCHE ALLÉGORIQUE,

A une Mattresse infidelle.

C E n'est point une froide cendre,
Qui repose sous ces cyprès :
Hélas ! pour un usage aussi triste, & plus tendre,
Je viens de les planter exprès.

Je veux, dans ce sombre bocage,
Que ce lugubre monument
Me rappelle à chaque moment,
Le souvenir d'une volage. . . .
Elle est morte pour son amant.





L E T T R E

A l'Auteur de ces Mélanges.

J E suis né sans fortune, &, comme de raison, j'ai intrigué, tout autant qu'il le falloit, pour m'en faire une, sans donner prise sur moi, même aux gens dont je faisois semblant de dépendre. A travers toutes mes démarches, d'autant plus adroites, que j'affectois d'y mettre une sorte de nonchalance, j'avois grand soin de maintenir tous ceux dont je m'appuyois, dans l'opinion que je voulois qu'ils eussent de mon caractère, & de mes principes; car je ne connois rien de pis, que d'être dédaigné par les fots dont on a besoin. L'égoïsme, dans mon sens, mene nécessairement à la considération. Comme c'est un mal d'en être privé, & que toute espece de mal m'est insupportable, je n'ai eu garde de rien faire qui endommagât cette partie précieuse de mon existence. D'après cette opinion, on

se doutera bien que je n'ai jamais rampé. Tout mortel qui rampe, s'il n'est pas le plus stupide des hommes, est sûrement le plus malheureux. Souvent j'ai tourné les choses de manière que ceux à qui je devois tout, même en m'accordant, croyoient encore m'avoir obligation. On fait des hommes ce qu'on veut, & il faut vouloir en faire tout ce qui est utile à notre tranquillité.

Je ne hais point, parce que la haine est un tourment; j'aime peu, parce que l'amour en est un autre. Les états violens ne me vont pas; j'ai des amis, mais je n'y crois point. Je ne fais rien pour les perdre, je ne ferois pas grand chose pour les conserver. Une grande connoissance du cœur humain m'a mis à l'abri de la prévention, de l'enthousiasme & des méprises. Quant aux amitiés, elles ressemblent aux beaux jours. Le moindre coup de vent les obscurcit. Il faut s'attendre à l'orage, & profiter de la sérénité. Je suis honnête par un bel & bon retour sur moi-même. Ai-

mer la vertu pour elle , seroit duperie dans ce siècle ; mais c'est philosophie que de l'aimer pour soi , & je me pique d'être Philosophe.

Dans les pertes qui m'arrivent , & qui ne regardent ni mon état , ni ma fortune , je ne suis pas autrement sensible à la douleur ; mais je suis attentif à toutes les bien-séances qui en tiennent lieu. Ce n'est point par fausseté , ce n'est point par hypocrisie , c'est par amour de moi , & pour que les autres n'aient rien à dire.

Tel qui jouit de l'estime publique , qui parvient aux places , aux honneurs , qui passe même pour un citoyen zélé , n'est qu'un égoïste plus intelligent qu'un autre. Les hommes sont méchans , il faut s'en garantir , ils sont crédules , il est bon quelquefois de les tromper , il n'est défendu que de leur nuire. Ce n'est qu'à la dernière extrémité qu'il faut s'y résoudre ; c'est-à-dire , quand notre bien-être ne peut exister que par la cessation du leur. Alors une

voix impérieuse s'éleve, & crie à tout être social : *Fais ton bien.*

C'est pourtant un genre d'égoïsme très-satisfaisant que d'être bien avec soi-même ; c'est le mien. Je ne pourrais pas souffrir d'avoir un remord , je ne veux que des jouissances , & il les empoisonne toutes. Une végétation douce, une fin paisible , voilà tout le secret de la sagesse , de celle au moins qui est à notre portée ; l'autre débite des mots , s'amuse aux petites jouissances de l'orgueil , & ne nous avance point d'un pas vers le bonheur. J'existe , c'est l'affaire de la Nature ; la mienne c'est d'être heureux , je le suis , & je crois atteindre à la perfection.

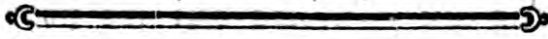
Adieu , Monsieur , je ne suis , qu'autant que vous pourrez me procurer une satisfaction quelconque ,

Votre , &c.

Nota. Je ne signe point , parce que je ne veux être inquiété ni compromis , en cas que l'on me contredise. J'aimerois mieux avoir tort toute ma vie , que de me déranger une minute , pour avoir raison.



NOTICE.

EXTRAIT D'UN ELOGE
DE COLBERT (*).

PREMIERE PARTIE.

*Colbert , avant son avènement au
Ministère.*

QUE font à d'illustres cendres quelques fleurs de plus, semées sur la tombe où elles

(*) Nous regrettons beaucoup que le genre de ce Journal ne nous permette de donner que par extrait un ouvrage dont nous devons la communication à l'amitié. Nos regrets augmentent en songeant que les morceaux les plus estimables de cet éloge sont précisément ceux que nous ne pouvons inférer ici ; l'éloquence n'empêcheroit pas d'y rendre déplacées des discussions fines & profondes à la fois sur l'administration des finances, la marine, la politique & le commerce. Non seulement ces objets sont traités en grand dans le cours de l'éloge de Colbert, dont nous allons offrir quelques fragmens ; mais ces objets se sont étendus dans les mains de l'Auteur par les recherches les plus suivies & la découverte des manuscrits les plus précieux. De ce

reposent? Qu'ajouter à l'éloge d'un homme, surnommé *Grand* par ses compatriotes?

Quand le temple des Muses s'ouvre en l'honneur du Ministre qui les protegea, quand les Chefs de la Littérature appellent au concours pour louer Colbert, heureux l'Orateur qui, par les charmes de l'éloquence, parviendra à familiariser les esprits avec les objets graves qu'il faut approfondir dans cet éloge, & qu'il importe vrai-

travail ont résulté des notes intéressantes, formant aujourd'hui un tout considérable & fait pour jeter un jour nouveau & plus vrai sur l'Histoire du siècle de Louis XIV. Il seroit à souhaiter que les occupations de devoir permettent enfin à l'Auteur de livrer sérieusement à l'impression un travail de cette importance.

Nous nous contenterons d'en extraire ici les morceaux qui tiennent aux arts, à la morale; en un mot, d'un intérêt, que tout le monde puisse partager. Nous avons seulement observé d'établir dans ces fragmens l'ordre le plus propre à faire moins sentir leur interruption.

Cet éloge fut destiné dans le temps au concours de l'Académie; mais personne n'a, plus franchement que l'Auteur, décerné la couronne à celui qui l'a remportée. C'est au même homme qu'il étoit réservé de louer & d'imiter le plus dignement Colbert.

ment de connoître pour le bonheur des
peuples!

.

.

.

. la Champagne s'enorgueillit
d'avoir nourri l'enfance de Colbert. Ces
premieres années de la jeunesse que tant
d'hommes payent en tribut aux égaremens
des passions, au tumulte d'une dissipation
oisive, qui souvent prépare l'ennui du reste
des jours; ces belles années de la vie qu'il
semble que l'on pourroit abandonner sans
remords à la distraction des plaisirs, Col-
bert, pressentant ce qu'il devoit être, les
confacra à parcourir les Provinces du
Royaume. Il vit de près la terre qui l'atten-
doit pour la féconder. Il s'approcha de
l'homme rustique qui fait vivre les Rois.

Colbert voyageant sans titres, étoit sûr
de connoître la vérité. Rien n'étoit en garde
contre celui qui n'avoit point de cortège.
N'étant nulle part attendu, par-tout, pour
ainsi dire, il surprenoit les hommes & les

choses. Il ne mandoit encore personne ; il alloit chercher tout le monde ; il n'exigeoit pas les communications des connoissances , il les sollicitoit. S'il proposoit une question à résoudre , la réponse étoit une grace obtenue , non l'obéissance à un ordre ; & combien la confiance n'a-t-elle pas , sur le secret de la pensée , de droits que l'autorité ne peut jamais obtenir ! Ainsi placé entre l'habitant des campagnes & le ciel qu'il implore , si Colbert entendoit des plaintes , elles n'étoient ni exagérées par l'intérêt , ni contraintes par l'autorité : ainsi Colbert , à vingt ans & sans mission , apprenoit au fond des provinces ce que Colbert , ministre & dépositaire de toute la confiance de Louis XIV. n'eût jamais appris.

Telles furent , & telles devoient être les études du génie profond , capable d'embrasser ensemble toutes les parties de l'administration , à laquelle il se sentoit appelé par je ne sais quel instinct , supérieur même aux connoissances. Colbert avoit deviné que tout ce que permet à un ministre

le torrent des affaires, c'est l'application des connoissances acquises, & non l'espoir d'en acquérir.

.

.

.

. Colbert, instruit de tout ce

qu'un ministre des finances doit savoir,

avoit encore fait bien peu, pour s'ouvrir la

route du ministere. Arrêtons-nous un mo-

ment sur les causes accidentelles qui, plus

que le talent même, le mirent à portée d'être

utile. On aime à connoître ces circonstances

isolées qu'il est d'autant plus heureux de

voir aller au-devant du génie, que rarement

il doit s'abaisser à venir au-devant d'elles.

Saint-Pouange, parent de Colbert, étoit

dans l'intimité du Cardinal de Mazarin.

Colbert fut présenté par son parent au Car-

dinal. Les démêlés de Fouquet & du Prélat

commençoient alors. De cette aliénation

réci-proque résul-toit nécessairement pour

chacun un plus grand danger à errer, &

un plus grand intérêt à découvrir les er-

reurs de l'antagoniste. Il est facile de concevoir de quel prix put être aux yeux du politique tout puissant, un homme doué de grandes vues, consommé en même tems dans la science des détails, capable d'une application opiniâtre & d'un travail sans bornes, & sur-tout, encore assez inconnu, pour laisser à l'homme en place toute la gloire des projets qu'il ne faisoit qu'adopter.

Bientôt cet étranger illustre qui domina despotiquement la première jeunesse du Roi le moins dominé le reste de sa vie, bientôt Mazarin chargé de la publique haine, subit l'exil que la France avoit prononcé. Retiré successivement à Cologne & à Sedan, mais, du fond de son exil, gouvernant toujours le royaume qui le proscrioit, Mazarin se repose sur Colbert de sa correspondance avec de Lionne, Servien, le Tellier & la Reine; & tandis que l'intelligence du négociateur ignoré sert les vues de ceux qui l'emploient, son obscurité même assure le secret des négociations, & le dérobe personnellement à la haine du parti contraire. Ainsi Colbert,

secondé par les tems , eut à rendre à ceux qui pouvoient tout, des services d'un genre qui n'eût pas même permis à des ingrats de l'oublier ! Ainsi la destinée qui vouloit élever Colbert , le plaça dans ces crises violentes , au milieu de ces révolutions orageuses où toutes les facultés de l'esprit peuvent trouver un emploi , où tout individu est quelque chose , où dans le flux & le reflux des grands intérêts , l'homme , fort par lui-même , fait sa place , & se trouve , au retour du calme , placé en raison de son poids.

. Le tems vint qui devoit payer de tels services. Mazarin tomba malade , Colbert ne le quitta point. Celui de tous les Princes qui fut le mieux combien la simple démarche d'un Roi peut dignement payer les services d'un sujet , Louis XIV. joignant alors à son penchant naturel , cette sorte d'égards religieux que , même au faite de la grandeur , on conserve pour les témoins de son enfance , Louis XIV. se rendit à Vincennes , & l'attention du Mo-

marque consola l'homme souffrant, en flattant la vanité du ministre.

Mazarin étoit alors à ce moment de la vie, où la douleur rappelle à l'homme, le plus longtems distrait par les honneurs, la loi commune à tous les hommes. Mazarin averti par cette voix secrète & terrible qui précède la mort, sentit plus vivement & la reconnoissance qu'il devoit à Colbert & le desir de s'en acquitter. Dans cet instant redoutable, où le ciel nous force à jeter un regard sur le passé, & un autre sur l'avenir, peut-être aussi Mazarin, voyant d'avance errer autour de sa tombe les victimes lamentables de ses opérations funestes, crut-il appaiser ses remords, en recommandant l'homme le plus capable de réparer ses fautes. Sans doute ce fut dans cette pensée, qu'adressant à Louis XIV. une voix mourante, il lui dit : « Votre Majesté me combla de » bienfaits ; je m'acquitte envers elle, je lui » laisse cet homme ». . . Cet homme étoit Colbert.

Quel moment pour le génie capable de

l'apprécier ! Que ne dut point se promettre Colbert , quand il vit , pour ainsi dire , en ses mains , le cœur sensible & l'imagination ardente d'un Roi jeune , amant de toutes les gloires , & fait , autant par sa position que par ses qualités , pour prétendre à tous les succès. C'étoit l'instant , (& il fut saisi par Colbert) de montrer au Monarque que , de l'ordre seul des finances , de leur économie , de leur emploi pouvoient ressortir les grands moyens pour ses vues , pour sa renommée , & des ressources intarissables pour ses goûts , ses penchans & ses plaisirs. Ces vérités importantes acqueroient encore une nouvelle force dans la bouche de Colbert , par le concours d'une élocution claire & précise , & d'une logique fortifiée par l'habitude du calcul ; tout le servoit jusqu'à l'austérité d'un extérieur imposant fait pour frapper la jeunesse du Prince. Enfin comptons pour quelque chose (pour beaucoup peut-être) l'amour propre susceptible de Louis XIV , flatté en secret de la première communi-

cation de tant d'importans détails, dont Mazarin, par projet, peut-être aussi par ignorance, l'avoit écarté si long-tems.

De ce moment, Colbert fut nommé Ministre des Finances dans le cœur du Roi. Un instant marqua la place de l'homme qui devoit changer la face de la France. Eh ! combien d'esprits vastes & de cœurs droits, à qui peut-être il ne manqua qu'un instant de conversation familière avec le Souverain, pour contribuer puissamment à la prospérité de tout l'Empire.

S E C O N D E P A R T I E.

Gloire du Ministère de Colbert.

Mazarin meurt. La ruine de Fouquet, noirci par Mazarin, est jurée. La plus foudroyante leçon des Favoris se prépare & se consume. Du comble de la prospérité, un sujet presque redouté de son maître, descend dans un cachot. Fouquet est prisonnier dans Belle-Isle, & Colbert, avec un titre moins brillant, exerce avec plus

d'autorité les mêmes fonctions , parce que le génie est plus fort que les titres.

Si l'on ouvre l'histoire chez tous les Peuples , on voit l'époque de chaque grande révolution marquée par un seul homme. Colbert est en place , & la France va changer.

A la voix du protecteur des Arts , leur troupe céleste va descendre. Ils vont se reposer sur un sol immense , digne de les nourrir , sous un ciel pur qui les invite , aux pieds d'un Monarque qui les caresse. Des débris de la Grece savante & de l'antique Italie , vont sortir des chefs-d'œuvre pour orner nos Palais & nos Temples. A la vue des modeles , les imitateurs vont naître , & il va se former de grands maîtres. Aux chants des Muses , & célébré par elles , le Souverain vient applaudir à l'industrie par-tout créée ou renaissante ; le dais de son trône se décore d'une pourpre teinte dans les eaux de ses fleuves , tissue de la soye de ses Provinces , & les Nations avares & jalouses , forcées d'admirer cette

pompe & cette splendeur nouvelle , sont enfin condamnées à ne s'en plus enrichir.

Tel est le tableau qu'offrent dans nos Annales ces belles années de Louis XIV, ce moment où l'Europe lui décerna le surnom glorieux de *Grand* , que Colbert partage avec lui. Tels furent ces jours de prospérité , où la France devoit donner une rivale à Athenes, où la Rome d'Auguste fut éclipsée.

Personne ne connut, mieux que Colbert, les rapports immédiats du physique & du moral , & combien leurs influences doivent être consultées dans l'administration. Il n'étoit donné qu'à lui de calculer les qualités, les vertus, la frivolité, jusqu'aux ridicules de sa nation , de les combiner avec le personnel du Monarque , & de voir , dans l'avenir, l'empire du goût assurer à la France le solide empire du commerce.

C'est, avec des yeux affoiblis par l'éclat même que Colbert à su répandre sur tout ce qui nous environne, c'est avec la froideur

deur de l'habitude, que nous envisageons aujourd'hui ce qu'il a fait; eh! quelle est l'admiration que n'éteint pas l'usage journalier de son objet? Nous ressemblons aux enfans de ces favoris de la fortune qui, nourris dans l'opulence, voyent à peine l'or qui les couvre, le prostituent, & n'en jouissent pas.

La police fut créée par Colbert.... mais combien peu d'esprits embrassent toutes les idées que ce mot seul présente: disons à ces froids mortels, qui croient tout fait pour eux, & n'avoir rien à faire, disons leur: songez que cette capitale, où des pierres solides retentissent par-tout sous vos chars, ne se communiquoit il y a cent ans, que par de longs cloaques retrécis, d'où s'exhaloit, sous les pas de vos peres, l'air empesté qui mina leurs jours: (*) songez qu'alors, chaque nuit attroupant les assassins, ces milliers de flambeaux sus-

(*) Il en coûta 2000000 du tems, pour payer Paris.

pendus à vos demeures, ne s'allumoient pas pour prévenir les meurtres. (*) Où trouvoit-on alors ces jouissances journalières & paisibles de la société sûre qui vous console ? Que diriez-vous, si le soir vous ne pouviez encore gagner la maison de votre ami, vous rendre chez votre père, retourner auprès de vos enfans, sans avoir la terreur au front, & le poignard à la ceinture ? Combien d'entre vous, convives glacés, entourant nos tables somptueuses, combien d'entre vous ont-ils songé une seule fois à ce qu'il en a coûté de soins, de patience & de veilles laborieuses, avant que de larges chemins ouverts & consolidés, apportassent constamment du sein des campagnes au sein des villes les dépouilles d'une terre inépuisable ? Non, vous ne songez point assez à tout ce qu'on a fait pour vous. Si quel-

(*) Paris ne fut éclairé qu'à la même époque, & vingt-quatre Corps-de-Garde furent alors établis dans la Capitale.

quelquefois vous veniez à reposer votre mémoire sur les bienfaits d'une civilisation perfectionnée (avancée du moins) si vous comptez seulement les fils innombrables qu'il faut tendre, faire mouvoir, sans les brouiller jamais pour que, malgré votre or, votre pain de tous les jours ne vous manque jamais; ingrats, si vous ouvriez les yeux, ce ne seroit pas sans honorer de vos larmes le souvenir de l'homme qui, par d'infatigables travaux, prépara la sûreté de vos asyles, dont le génie semble veiller encore pour le repos de ses concitoyens, & que vous outragez, encore moins par ingratitude que par ignorance. Mais de tout tems l'homme fut injuste, & ce n'en est pas moins un devoir de l'aimer, de le plaindre & de le servir; c'est ce que fit Colbert.

.....

 Les mariages champêtres sont encouragés par des exemptions; l'industrie re-

flue des marais de la Flandre (*), des bords du Golfe Adriatique (**), des rives même de la Tamise (***) au sein de la France régénérée. Malgré des armées immenses, dont le pompeux appareil étonne l'Europe, malgré des guerres longues & ruineuses pour l'Etat, des ressources inconnues paroissent l'enrichir : Dunkerque, réuni à nos ports, coûte de l'or & point de sang : une heureuse liberté y fait fleurir le commerce, & l'Océan surpris porte de Saint-Malo à Terre-Neuve, des voiles innombrables.

Ici l'on s'étonne comment cette liberté, principe de l'industrie féconde, ne fut pas toujours respectée par Colbert ; on s'étonne & l'on regrette ; mais on plaint le mortel

(*) On en tira des Ouvriers en dentelles.

(**) Des Ouvriers pour la Manufacture des Glaces du Fauxbourg Saint Antoine, furent tirés de Venise.

(***) On acheta en Angleterre les métiers propres à faire les bas.

ſujet aux erreurs de ſa nature & de tous les ſiècles, & l'on ſe garde de condamner avec trop de ſévérité, les erreurs d'un grand homme.

Oui ſans doute, la liberté achevra ſeule de défricher la terre; mais il n'appartient qu'aux loix de faire ouvrir les premiers ſillons. L'Africain eſt libre & ne cultive pas. Pour que la raiſon acheve, il eſt trop vrai qu'il faut que la force commence. Oui ſans doute, l'hydre du monopole ne verra ſa tête difforme écrasée, que ſous les colonnes de cette liberté ſainte; mais vous, à qui ces grands principes ſont enfin connus, vous, détracteurs de Colbert, qui vous apprit ce que vous ſavez? Si, dans l'autre ſiècle, un homme ne fût pas venu tirer les Arts du berceau où ils ſommeilloient, multiplier, par des encouragemens, le talent de la parole, créer celui d'écrire, faire circuler par toutes les voies de l'intelligence, les idées conçues originairement dans un ſi petit nombre de têtes. Si Colbert n'avoit point applani la route,

répondriez-vous de la frayer ? Si Colbert n'avoit point débrouillé le chaos, qu'y verriez-vous ? Sans ses erreurs, où en seroient vos lumieres ? Aujourd'hui même qu'éclairés par l'expérience d'un nouveau siecle , & par les fautes d'un siecle déjà disparu, aujourd'hui que vous avez écrit, parlé, répété, (démontré, dites-vous,) pourquoi donc la vérité languit-elle encore au rang des problêmes ? Enfin , ce que ne peut exécuter encore le progrès général des connoissances , ne pardonneriez-vous pas à un homme de ne l'avoir pas exécuté seul il y a cent ans ?

.....

Les deux mers vont se réunir aux pieds des Pyrénées. Il falloit , pour ajouter à la gloire de Colbert , que ce projet eût été connu & jugé impossible par Richelieu ; il falloit aussi que la tête inventive & féconde

de Riquet le conçût ; mais le Ministre qui veut , est bien plus sûr d'appeller à lui l'homme de génie qui le seconde , que le génie n'est sûr de rencontrer le Ministre courageux à l'appui de ses idées.

Si l'on s'arrête sur ce moment du dernier siècle, si l'on ose descendre à l'examen de l'entreprise du canal de Languedoc, tout surprend ; les calculs effrayent, les détails paroissent innombrables, le physique épouvante, les obstacles moraux effarouchent, l'utilité de l'objet l'ennoblit encore, & la réussite acheve d'exalter l'admiration du contemplateur.

Sur une prolongation de 64 lieues, il faut ouvrir le lit d'une grande riviere qui n'existe pas ; elle est créée. Des montagnes se présentent, elles sont abattues. Cent quatre écluses commandent à un élément d'obéir à l'homme, l'élément obéit. A Neaurouffe, un réservoir immense fait concourir à la même navigation, les deux pentes contraires. Avant tout, il a fallu défarmer la superstition. Dans l'excavation des terres,

les peuples ont cru voir la peste & le bouleversement du globe. Dans l'amas des eaux dirigées, l'ignorance a craint les inondations destructives. Les corps de la Province divisés entr'eux, les Tribunaux, quelquefois aveuglés comme les peuples, ont appuyé leurs clameurs, & retardé la félicité publique ; mais le génie a vu, l'homme d'Etat a voulu, l'entreprise a réussi, le monument subsiste, & le canal de Languedoc, regardé aujourd'hui d'un œil presque indifférent, enrichit encore le midi de la France.

.....

L'activité seule de Colbert en eût fait un homme étonnant ; l'application de cette activité aux grands objets, en fit un homme d'Etat. A peine la fureur des batailles a suspendu ses ravages, un établissement utile & brillant à la fois, signale chaque repos. Ainsi le Louvre décore la capitale ; les

Tuileries s'enrichissent d'un autre séjour de Roi. Versailles fort resplendissant de ses marais ; un superbe aqueduc va remplir l'urne de ses Naiades, & d'autres canaux viennent arroser les bosquets enchantés de Marli.

L'Observatoire s'éleve. Le grand Cassini illustroit la Toscane, c'est la France qu'il vient illustrer. Le cabinet des Médailles se range, la Bibliothèque du Roi rassemble le vaste dépôt des connoissances humaines, & l'Académie des Sciences se forme pour les étendre.

Les voyages de long cours sont ordonnés ; les Expériences se multiplient ; la Peinture & la Sculpture ont des Ecoles Françoises à Rome ; la Physique, l'Histoire Naturelle & la Médecine ont des Temples à Paris ; des Jardins s'y cultivent pour la Botanique salutaire, & la Chymie décompose & régénere dans son Laboratoire agrandi.

Pour achever l'ivresse des François, & captiver l'admiration de tous les peuples,

pour flatter les goûts du Souverain, ceux même de la Nation, il falloit encore des Fêtes ; on eut des Fêtes, & les plus belles dont l'Histoire ait parlé. La féerie des Romans se réalisa ; les fictions les plus brillantes de la Fable, devinrent des vérités. On vit renaître l'âge de la Chevalerie, mais avec des graces de plus, & de moins, la rudesse des mœurs. Une galanterie épurée, admit avec pompe & sans danger, aux luttes guerrières la beauté qui en distribuoit les prix, & les rendoit plus dignes d'être disputés. Les devises des tournois n'étoient que des emblèmes d'amour, & de belles femmes sans nombre, le premier ornement du spectacle, achevoient de donner à la gloire ce charme intéressant, qui fait de ses plaisirs ce qu'il y a de plus doux sur la terre après la vertu.

Il n'appartenoit qu'à Colbert de fournir avec grandeur à ces détails, de puiser des ressources même dans les inconvéniens, de servir à la fois les desirs de siècle & de

son pays, les fantaisies, l'ambition, les voluptés de Louis XIV, de porter l'enthousiasme à son plus haut degré, par autant de ressorts à la fois; mais il ne pouvoit appartenir à personne de pares toujours aux crises qu'un régime forcé irritoit sans cesse, & de combler d'une seule main l'abîme creusé par tant d'abus ensemble.

TROISIÈME PARTIE.

Désastre de la France. Mort de Colbert.

Après ce coup d'œil rapide jetté sur le tableau de tant de grandeurs, de magnificence & de prospérité, il est douloureux de revenir malgré soi, sur les revers & les infortunes qui pesent encore sur la France, & dont le sort réserva les premières atteintes à la vieilleffe de Louis XIV.

Soif des conquêtes, ne ferez-vous jamais étanchée! Conquérens, dont le vent dissipera les cendres, comme le tems détruira vos conquêtes, Conquerans, ne ravagez plus: les hommes s'instruisent; ils ne vous

loueront plus de vos ravages

Le moment étoit venu où Louis XIV devoit compte aux Nations d'une gloire qui leur insultoit. Dès long-tems, le Roi pouvoit lire sur le front austere de son Ministre, que ses victoires n'abusoient que les insensés; que les guerres les plus heureuses sont de beaux songes marqués d'affreux réveils, que tant de lauriers enfin pouvoient couvrir le gouffre, mais ne le combloient pas.

C'est ici qu'il faut voir la France aux prises sur terre & sur mer, des Pyrénées jusqu'aux Alpes, dans le nouveau, dans l'ancien Monde, avec les Nations commerçantes, guerrières, monarchiques ou républicaines, & toutes faisant retentir ce mot de ralliement terrible : PÉRISSE LA FRANCE. Peut-être alors Colbert paroît-il un moment excusable dans l'emploi de ces ressources forcées, contradictoires avec ses principes, humiliantes pour lui, à charge à l'Etat, mais auxquelles le ré-

duisoient le génie ambitieux de Louis XIV, & la nécessité.

Il est dangereux & pénible de n'avoir à excuser le Ministre que l'on veut louer, que par les torts du Monarque que l'on révere. Mais ô Colbert ! c'est à toi-même que nous l'oserons demander. Te fut-il donc impossible de prévenir, d'affoiblir au moins ceux des défauts de ton maître qui préparèrent l'ennui de tes vieux jours, & les malheurs des générations suivantes ?

C'étoit bien assez que Louvois, cet homme extraordinaire, dont la dureté ne fait convenir qu'à regret de ses talens : c'étoit déjà trop que Louvois alimentât l'ame avide du Prince, de toutes les chimères des Conquérans, qu'il nourrît l'orgueil du Monarque des délires funestes de la toute-puissance, & lui préparât le désespoir même de ses victoires, avec la haine des Nations liguées. Louvois, homme étonnant & sublime, dont il est à désirer que le semblable ne renaisse jamais ! Il t'appartenoit, sans doute, d'enivrer ton Roi de la soif

des batailles, & de cimenter de sang ton crédit. Mais toi, Colbert, ne pouvois-tu faire servir les lumieres que tu avois fait naître, à répandre du jour sur l'odieux d'une gloire coupable & désastreuse? Louvois, Ministre de la guerre; Louvois, qui aimoit la guerre, & détestoit Turenne, devoit la conseiller: mais toi, Colbert, toi, Ministre & ami des arts, pourquoi décorer les murs de Versailles des trophées que tu condamnes? Pourquoi permettre aux Poètes d'exalter des victoires que tu désapprouves? Qui dira ce qu'eût été Louis XIV, si, au lieu de retrouver par-tout les emblèmes adulateurs de ses conquêtes, d'entendre tous les échos de ses palais répéter l'éloge de ses vertus guerrieres, ses yeux n'eussent eu à se reposer que sur les images attendrissantes de la bienfaisance qu'il n'est donné qu'aux Rois d'exercer en Grand? Les pinceaux de Lemoine, le ciseau de Girardon, la lyre de Racine, seroient-ils donc demeurés oisifs, pour n'avoir eu à peindre, à reproduire, à chanter, que les

plaisirs célestes, dont il n'est réservé qu'à la
paix d'enchanter la terre?

.

Il étoit digne de Louis XIV, de défier
l'orage pour le braver; il étoit digne de
Colbert, d'arracher le vaisseau aux tour-
mentes qui le fatiguoient: mais Colbert,
mais Louis XIV, mais tous deux ensemble
en viarent à reconnoître, comme la foule
des Rois & des Ministres, que les choses
sont plus fortes que les hommes.

C'est beaucoup dans la carrière avancée
de l'âge, d'avoir à supporter le poids des
affaires publiques; c'en est trop, quand aux
fatigues morales & physiques de l'homme
d'état, viennent se réunir les regrets amers
que laisseroit, même à l'homme obscur,
l'inutilité de ses travaux: tel est le point
où Colbert est parvenu. Sa voix se perd
dans la foule des intrigans qui obsèdent le
trône. On veut une guerre nouvelle, après
des guerres sans nombre, dont les frais ne
sont pas acquittés. Colbert dit la vérité au

Roi; le Roi l'écoute, & le parti contraire prévaut. Bientôt la misère du Royaume porte l'audace aux cœurs des ennemis; le doute de la victoire est connu de nos soldats; tous les ressorts sont forcés, & se détendent; la pauvreté, la faim, ont aliéné des peuples, jusqu'alors brûlans d'amour, & Colbert médite sa retraite.

Il n'appartient qu'à une conscience bien pure, de descendre ainsi volontairement du faite des grandeurs. Ce n'est qu'à la haute vertu, que le silence de la solitude ne fait pas peur, après le tumulte accoutumé d'une Cour bruyante. Que faire, en effet, avec soi-même, quand la mémoire ne rappelle que le souvenir des malheureux qu'on a faits, quand l'encens de l'adulation se dissipe avec le pouvoir; quand on ne laisse rien à louer, après avoir pu tout faire; quand les jouissances continues de l'orgueil ont séché l'ame, & fermé le cœur à tous les sentimens; quand l'intrigue a substitué les créatures & les flatteurs, aux parens & aux amis; quand, pour n'être que courtisan,

on a cessé d'être homme ; quand le remord enfin reste seul entre le Ciel & le Ministre oublié ?

.....

O jour terrible, où, quittant Versailles avec un front chargé d'ennui, avec un trouble jusqu'alors inconnu de son cœur, & un chagrin profond dans l'ame, Colbert rentra chez lui dans la Capitale ! Dans ce jour d'amertume, dont nous rappellons à regret la mémoire, ceux des gens de lettres que Colbert avoit coutume d'entretenir quelques momens à chacun de ses retours de Versailles, tous ces enfans des Muses, encouragés par l'homme d'état, l'attendoient à l'ordinaire dans la Bibliotheque du Roi : ce jour, Colbert ne les vit point. Cet homme, à qui l'austérité de ses mœurs rendoit plus nécessaires les consolations domestiques, avoit une femme qu'il aimoit : ce jour-là il

évita sa vue. Assis près de son bureau, seul, & n'ayant sous les yeux que l'image de la France sanglante & éplorée, Colbert alors sembla ne pas vouloir permettre une distraction à sa douleur.

Louis XIV étoit, même avec ses défauts, un de ces maîtres qu'on ne quitte qu'en mourant. Ces paroles flatteuses, dont il savoit si bien l'usage & la puissance, rappellerent bientôt à lui son Ministre intègre. Mais un Roi ne change point le cours de la nature. Les veilles continues, les travaux forcés, & les ans, avoient épuisé les forces de Colbert, depuis long-tems tourmenté d'une maladie cruelle, parvenue enfin à son dernier période.

En vain Louis XIV quitte Versailles, suivi de son cortège royal; en vain il arrive à la demeure du grand homme qui servit vingt ans sa gloire : celui qui répara les malheurs de la France, à qui les finances durent un ordre, les pauvres des asyles, les courtisans mille jouissances, le citoyen sa sûreté, Paris sa splendeur, la France les

beaux arts, l'Europe des lumieres, toutes les parties du monde des correspondances, Colbert meurt..... *Et le peuple, pour déchirer son corps, voulut l'arracher à la tombe.*

Nota. Cet ouvrage est encore manuscrit dans le porte-feuille de M. le Marquis de Pezay.

TE DEUM, Motet du sieur Floquet, exécuté au Concert spirituel. Dans le combat, les deux orchestres étant trop près, le morceau n'a pas produit l'effet qu'il auroit certainement produit sans cet inconvénient.

La fugue *Tibi Cherubim* a paru produire la plus vive impression.

Le duo de MM. Legros & Richer a été entendu avec transport, ainsi que le morceau suivant, chanté par M. Richer seul, avec tout le goût que le Public admire depuis si long-tems dans ce nouvel Orphée.

Le verset *tu de victo mortis* a paru de la plus belle composition, & le verset *te ergo* a réuni tous les applaudissemens, ainsi que le dernier chœur, quoique l'exécution n'en ait pas été parfaite.



A V I S.

MESSIEURS Loiseau & Le Moine tiennent une pension sous le titre d'Institution de la jeune Noblesse, située à l'extrémité des Champs Elisées, attenante à la grille sur le penchant de l'étoile.

Leur premier objet a été le choix d'un lieu où la salubrité de l'air pût concourir avec leurs soins à former à leurs élèves une bonne constitution & un tempérament robuste. Cette importante partie de l'Education, si négligée dans ces pensions où la plupart de ceux qui les tiennent n'aspirent qu'au nombre des Pensionnaires, a engagé MM. Loiseau & Le Moine à borner celui qu'ils doivent avoir. Ils ont compris qu'il leur seroit bien plus avantageux de former de bons sujets, que d'avoir beaucoup de sujets, & ils se sont déterminés à n'admettre que trente Eleves dans leur pension ; c'en est assez pour les occuper. Ils ne s'en rapportent qu'à eux-mêmes de l'instruction nécessaire aux Eleves, & l'un ou l'autre préside aux leçons des talens agréables que les parens veulent faire donner à leurs enfans.

On fait combien la propreté importe à l'Education physique, & il seroit impossible d'y porter plus d'attention & d'en mieux entendre les soins, que Madame Loiseau.

Le prix de la pension est de 600 liv.



A V I S.

MESSIEURS les Abonnés qui ont souscrit chez M. LACOMBE, & qui n'ont payé que 12 liv. sont priés de faire passer à M. CHALUMEAU, Maison de Madame THIBOUST, Place Cambrai, le surplus de l'abonnement.

N. B. C'est par erreur que l'on a mis dans la Liste des Livres qui se trouve chez la Veuve THIBOUST, imprimée à la fin du cahier de Mars, les Mélanges de Madame la Comtesse de Vidampierre, à 3 liv. 10 s. le prix est seulement de 1 liv. 10 s.



T A B L E

DES MATIÈRES.

P OINT de lendemain, Conte ,	3
Réponse de l'Anonyme à l'Anonyme ,	47
Poésie. Lettre à M. Dorat ,	56
Le cri de mon cœur ,	62
Boutade ,	66
A une jolie Dévote qui vouloit me convertir ,	68
Les plaisirs de l'hiver à la campagne ,	69
Suite de Stéphanie. Lettre XIX. de Clarence à Stéphanie ,	73
Lettre XX. de Madame de Norsey à la même ,	79
Lettre XXI. de Don Fernand Ximénès à Don Lope ,	86
Lettre XXII. de Florizène à Eléonore ,	95
Lettre XXIII. de Stéphanie à Clarence ,	100
Lettre XXIV. de la même à la même ,	105
Lettre XXV. de Don Fernand à Don Lope ,	113
Supplément aux Poésies. La Nature sauvage & la Nature cultivée, Ode	116
A M. de Sartine , sur le rétablissement de la Marine ,	124

TABLE DES MATIERES.	167
<i>Vers inscrits dans un jardin sur une espece de petit mausolée ,</i>	128
<i>Lettre à l'Auteur de ces Mélanges ,</i>	129
<i>Notice. Extrait d'un Eloge de Colbert ,</i>	133
<i>Avis ,</i>	164

Fin de la Table.

63645515



